

L'ŒIL DE LA POLICE

PUBLICATION NATIONALE

FAITS DRAMATIQUES
ÉVÉNEMENTS PASSIONNELS
OU TRAGIQUES

ROMANS DE DÉTECTIVES
ET DE POLICE

LES DRAMES DE L'AMOUR
LES DRAMES DE LA VIE
LES DRAMES DE LA MORT

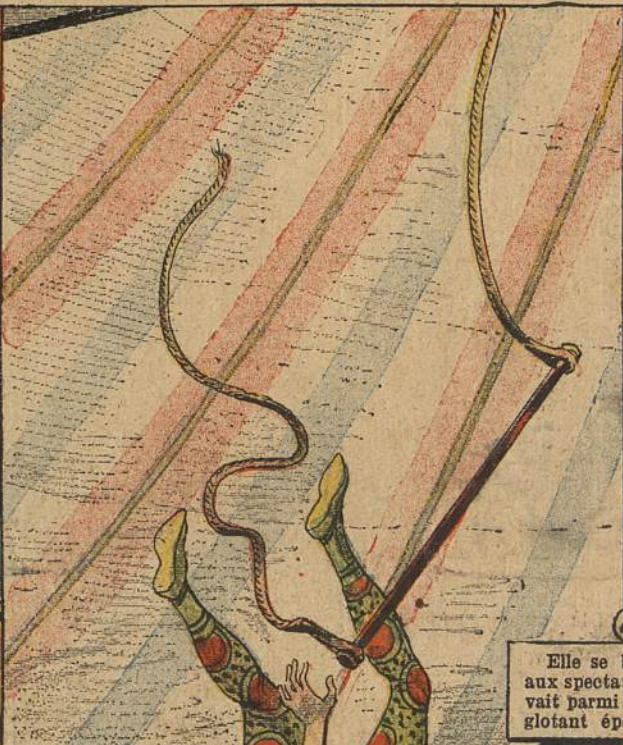
PARAIT CHAQUE SEMAINE

La Vengeance d'un Acrobate

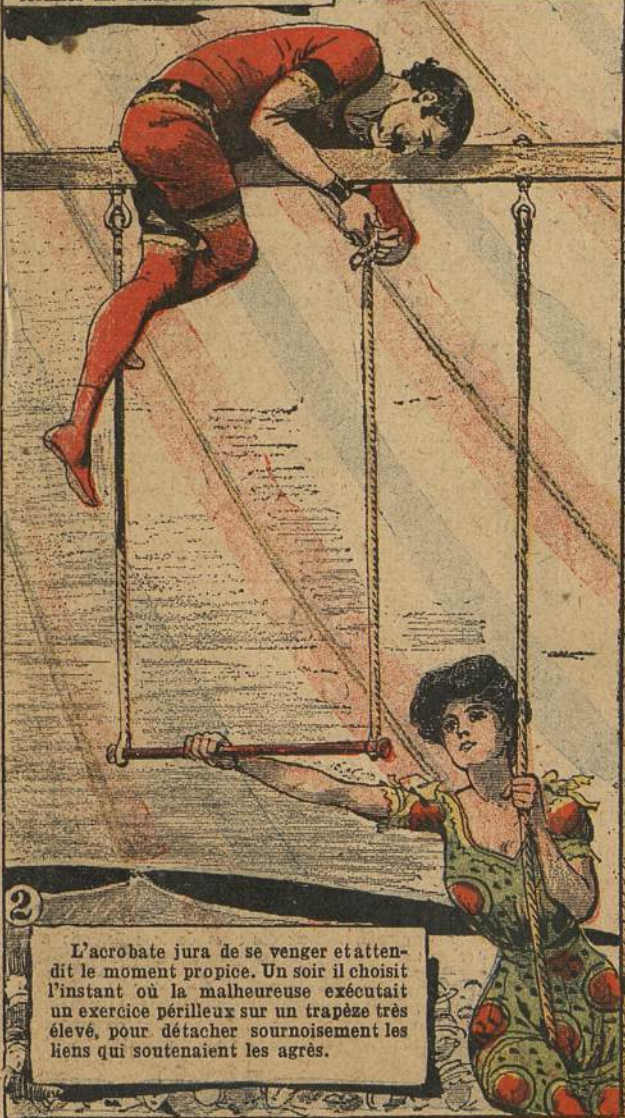
UN drame sanglant vient de se dérouler au cours d'une représentation dans un cirque ambulante de passage à Mestre, petite localité italienne des environs de Venise.



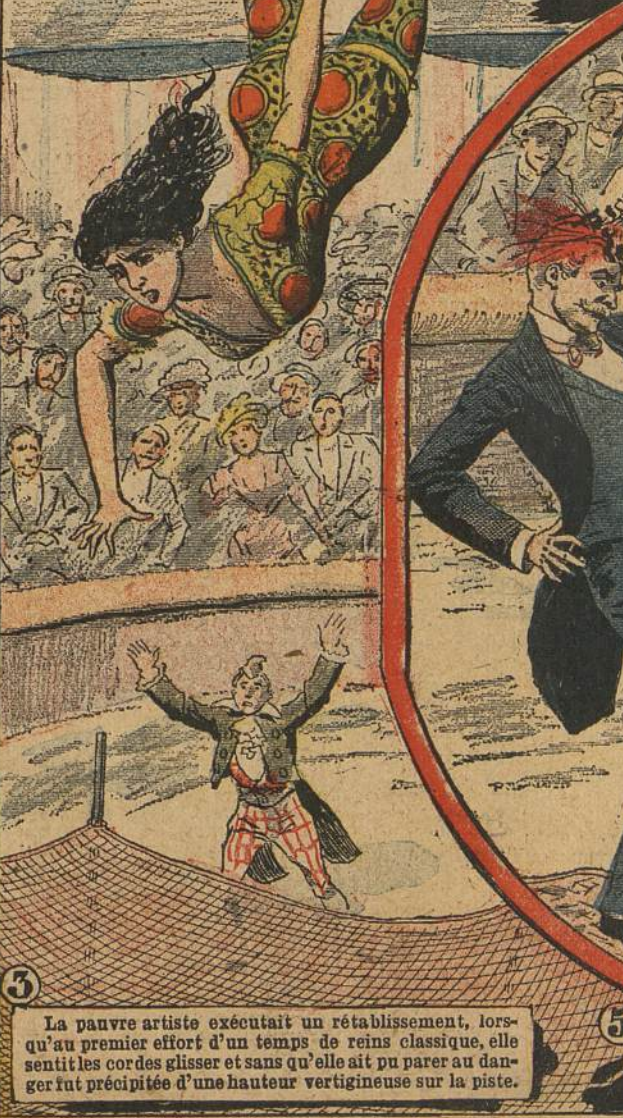
1 Parmi les artistes de la troupe se trouvait un ménage d'acrobates, les Rataëlli. Le mari s'aperçut bientôt que sa femme Emma agréait avec plaisir les hommages d'un fermier M. Damérini.



3 Elle se brisa les reins, parmi les cris d'épouvante échappés aux spectateurs terrifiés de ce drame imprévu. Damérini qui se trouvait parmi eux, se précipita aussitôt dans l'arène et se jeta en sanglotant éperdument sur le cadavre pantelant de la jeune femme



2 L'acrobate jura de se venger et attendit le moment propice. Un soir il choisit l'instant où la malheureuse exécutait un exercice périlleux sur un trapèze très élevé, pour détacher sournoisement les liens qui soutenaient les agrès.



4 La pauvre artiste exécutait un rétablissement, lorsqu'au premier effort d'un temps de reins classique, elle sentit les cordes glisser et sans qu'elle ait pu parer au danger fut précipitée d'une hauteur vertigineuse sur la piste.



5 Alors on vit une chose inqualifiable. Le mari qui avait assisté à cette scène tragique du haut de ses cordages, descendit à son tour sur la piste d'un bond formidable et, brandissant une petite hache qu'il avait réussi à dissimuler s'élança sur Damérini et lui fendit le crâne (Voir la suite page 2).

PROCHAINEMENT GRAND CONCOURS AMUSANT AVEC NOMBREUX PRIX EN ESPÈCES

36840

L'ŒIL DE LA POLICE, chaque Samedi: 12 grandes pages, 4 000 lignes de texte, 50 gravures en noir et en couleurs. 10^e le numéro. EN VENTE PARTOUT

Un coup terrible. Après quoi subitement calmé mais tout éclaboussé du sang de ses deux victimes,



Il se laissa arrêter et emmener sans opposer la moindre résistance.

Histoire de la Semaine

UN COUP MANQUÉ

M. de Fontenailles voyageait continuellement; il passait l'hiver à Biarritz, à Pau ou sur la côte d'Azur; l'été à Trouville ou bien à Dieppe, et entre temps, lorsqu'il traversait Paris, il retenait un appartement à l'hôtel de l'Opéra.

Il se trouvait ainsi, en plein centre, à proximité des boulevards, au milieu de cette vie parisienne qui était l'essence même de son existence, quelque peu mouvementée.

Il arriva qu'à son dernier passage, l'hôtel fut envahi par des étrangers, et à son grand regret, le gérant ne put mettre à sa disposition qu'une chambre de dimensions assez exigües, et située au quatrième étage.

Vous moquez-vous de moi? fit M. de Fontenailles. Je vous demande une chambre, si vous ne pouvez pas m'accorder d'un petit appartement. Et je ne veux pas d'un pareil taudis.

C'est tout ce que je peux faire pour vous, lui dit le gérant. L'hôtel est plein, archi-plein. Vous savez que c'est l'époque où les étrangers affluent à Paris.

Mais cette pièce qui donne sur la cour! Ne pourriez-vous pas me mettre quelque part sur la rue. J'ai besoin d'air.

Ah! Si vous étiez venu hier seulement. J'aurais pu le faire, mais le dernier appartement que j'avais libre, vient de m'être retenu par Mlle Arlette de Nyon, pour la quinzaine prochaine où elle doit donner des représentations à l'Olympia.

Arlette de Nyon? fit M. de Fontenailles, mais elle est encore à Londres. Son engagement là-bas, ne finit que samedi. Elle ne sera ici que dimanche au plus tôt. Nous sommes jeudi, vous pouvez donc me laisser occuper son appartement jusque-là.

Le gérant eut beau lui expliquer que l'appartement avait été retenu, par câble, et que l'actrice, lorsqu'elle venait à Paris, descendait toujours à l'hôtel de l'Opéra, que c'était une de ses meilleures clientes, M. de Fontenailles réussit néanmoins à vaincre les derniers scrupules du gérant et à louer, pour deux jours tout au moins, — jusqu'au dimanche — l'appartement destiné à Mlle de Nyon.

La divette arriva aux premières heures du matin et M. de Fontenailles, que le gérant avait prévenu la veille avait dû aller occuper la petite chambre qu'il appelait un « taudis », en attendant qu'un autre appartement, plus convenable, fût libre pour le recevoir.

Arlette n'était pas seulement célèbre par

son talent d'actrice. On savait qu'elle avait été l'amie très intime d'un milliardaire américain et qu'elle possédait des bijoux magnifiques d'une très grande valeur. On citait, entre autres, un saphir, taillé en forme de cœur, qui était de toute beauté et valait à lui seul, une véritable fortune.

C'était un pendentif qu'elle portait, retenu par une mince chaîne d'or.

L'actrice dîna ce soir-là au restaurant de l'hôtel, et le hasard voulut que de Fontenailles fût son voisin, à une petite table toute proche.

Ils s'étaient connus jadis et relièrent vite connaissance. L'actrice lui dit qu'elle arrivait de Londres, qu'elle allait jouer pendant une quinzaine à l'Olympia, puis qu'elle quitterait Paris pour se rendre à Nice d'abord, puis en Amérique où elle devait faire une tournée de plusieurs mois.

Tout en causant, de Fontenailles avait remarqué le cœur de saphir qu'elle portait au cou.

— Quel beau bijou, vous avez là! lui fit-il. N'est-ce pas? Ah, c'est là une pièce bien rare, presque unique, pourrais-je dire.

— Ce saphir est magnifique. Mais ne craignez-vous pas de le perdre? car je m'aperçois qu'il est à peine retenu par une légère chaîne d'or, qui pourrait venir à se briser.

— Je n'ai peur de rien.

— On pourrait vous le voler.

— Bah! lui dit-elle à voix basse, quand bien même on me le volerait? N'est-ce pas là une réclamation énorme pour nous autres actrices?

M. de Fontenailles sourit. — Vous avez peut-être tort de jouer avec le feu! ajouta-t-il.

Arlette partit d'un grand éclat de rire, à ce moment.

— Je vous ai dit que je ne crains rien. Au surplus, j'ai à mon service une femme de chambre qui veille sur mes bijoux plus que je ne saurais le faire moi-même, et je vous assure que bien malin serait le voleur qui chercherait à me les soustraire.

— Oh, allez, continua-t-elle, je peux dormir sur mes deux oreilles; je me fie absolument à ma domestique. C'est une brave petite bretonne, dont l'honnêteté est à toute épreuve, et je plains sincèrement ceux qui voudraient me dérober mes bijoux.

— Ne jouez pas avec le feu! fit de Fontenailles pour la seconde fois.

Mais Arlette de Nyon se contenta de hausser les épaules, et ayant achevé son dîner, elle s'éloigna en lui serrant la main.

Il semblait, cependant, que de Fontenailles eût prévu juste, car dans la soirée du lendemain, les bijoux de l'actrice — quelques-uns du moins — lui furent volés, et parmi eux le pendentif en forme de cœur, le saphir auquel elle tenait tant.

Ce fut Annette, la femme de chambre, qui donna l'alarme.

Elle conta qu'on l'avait appelée au téléphone. Reconnaisant la voix de sa maîtresse qui lui disait de venir la rejoindre dans le salon de l'hôtel, elle était d'abord revenue à l'appartement, afin de fermer les portes à clé.

Quel n'avait pas été son étonnement, en apercevant, à ce moment, un étranger qui en sortait.

Elle lui avait naturellement demandé ce qu'il faisait là, et l'autre s'était très civilement excusé, disant s'être trompé de chambre. Il avait, peu auparavant, occupé ce même appartement, et l'esprit distrait, il y était entré machinalement sans faire attention.

L'excuse était tout au moins plausible.

Quand elle apprit la nouvelle, Arlette de Nyon fut aux cent coups. De suite elle remonta dans son appartement, constata qu'on lui avait dérobé trois bijoux de grande valeur, et notamment le cœur de saphir; puis ayant prié le gérant de monter chez elle, la divette lui avait fait une scène épouvantable.

Il était désolé de ce qui venait d'arriver, et promit de faire tout son possible pour découvrir le coupable.

Comment était la personne que vous avez vue sortir de l'appartement de votre maîtresse? demanda-t-il à Annette.

C'était un monsieur très bien mis, grand, blond, avec de longues moustaches.

Sauriez-vous le reconnaître, si vous le voyiez?

Bien sûr! fit Annette.

Au signal donné, le gérant avait cru qu'il s'agissait de Fontenailles. Il fit descendre la domestique, et l'amenant jusqu'à la porte vitrée du fumoir, où son locataire était assis dans un fauteuil, parcourant des journaux, il lui demanda si elle le reconnaissait.

Mais c'est lui! s'écria-t-elle aussitôt. C'est bien lui!

Bon. Remontez auprès de votre maîtresse et restez là jusqu'à ce que je vous fasse mander. Puis, ayant écrit une lettre à la hâte, il la remit à un chasseur de l'hôtel. — Tu vas filer en auto, jusqu'à la préfecture de police; tu demanderas M. Pinson, inspecteur de la sûreté et tu lui remettras ce mot. Tu insisteras pour qu'il revienne avec toi et me prévientras aussitôt.

Une demi-heure à peine après le départ du chasseur, le policier arrivait à l'hôtel de l'Opéra, et fut, en quelques mots, mis au courant de l'affaire.

Où est M. de Fontenailles? demanda-t-il. — Toujours au fumoir.

Conduisez-moi auprès de lui, je vous prie.

L'entrevue fut brève, et, à voix basse Pinson, lui ayant appris qui il était, l'accusa formellement d'être l'auteur du vol commis chez Mlle de Nyon.

Le gentilhomme ne le prit pas de haut, comme le policier s'y était attendu; il se montra très calme, et avec un sourire bon garçon, lui dit:

— Je comprends, en effet, que tout est contre moi. J'ai eu le plus grand tort de m'introduire par mégarde dans l'appartement de cette dame et que j'avais occupé quelques jours auparavant. Mais je ne suis pas un voleur. D'ailleurs le gérant de l'hôtel, ici présent, pourra vous dire que je n'ai pas quitté cette pièce, depuis que le vol a été découvert. Je vous prie donc, monsieur, de vouloir bien me fouiller, pour vous rendre compte que les bijoux de Mlle de Nyon ne sont pas en ma possession.

Par acquit de conscience, Pinson examina les poches de M. de Fontenailles, et n'y trouva naturellement pas les bijoux volés.

Il s'excusa de cette formalité, en invoquant le devoir professionnel, puis rejoignit le gérant dans son bureau.

C'est lui, fit-il. Il n'y a pas de doute.

Croyez-vous?

— Si je le crois? Mais j'en suis sûr. Autrement pensez-vous qu'il aurait insisté pour qu'on le fouille? C'est là le fait d'un fort habile malfaiteur.

Mais qu'a-t-il pu faire de ces bijoux?

— Il a dû les cacher. Où? je ne sais pas encore. Mais à mon avis, un complice viendra louer l'appartement occupé par Mlle de Nyon, quand celle-ci ne sera plus chez vous, prendra les bijoux là où ils sont cachés et partira les vendre à l'étranger.

Tenez, fit Pinson, je vous propose une chose: la veille du départ de Mlle de Nyon, engagez-moi comme domestique dans votre hôtel; je vous garantis qu'avant peu, j'aurai découvert les bijoux et pincé le voleur.

C'est entendu, monsieur Pinson, répondit le gérant.

Une dizaine de jours après, l'hôtel de l'Opéra comptait un garçon de plus.

Joseph — c'était là le nom qu'avait pris le policier — était un domestique modèle qui avait à cœur de faire consciencieusement sa besogne journalière.

Arlette de Nyon venait de terminer ses représentations à l'Olympia, et ayant un engagement à Nice, elle partit, en priant le gérant de la tenir au courant de ce qui se passerait au sujet de ses bijoux.

Un soir Joseph entra sans plus de façons dans le bureau de l'hôtel, s'assit assez familièrement dans un fauteuil, et les deux mains glissées dans les entournures de son tablier, il dit au gérant:

Eh bien, je le tiens, votre voleur! ou plutôt vos voleurs, car ils sont deux.

Hein? Où sont-ils?

Attendez encore un peu. Et surtout laissez-moi agir comme je l'entends. Vous allez d'abord me donner un passe-partout qui me permettra d'entrer chez M. Darlington, le voyageur qui vient de louer ce soir l'appartement de Mlle de Nyon.

Jamais de la vie!

Si!

C'est lui que vous soupçonnez?

D'être le coupable? Non. Le complice

seulement. C'est déjà quelque chose. Le vrai coupable est M. de Fontenailles. Alors? ce passe-partout, me le donnez-vous, oui ou non? Vous ne voulez pas que je m'introduise dans les pièces, par effraction?

Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez, monsieur Pinson? Il s'agit ici de la réputation de la maison que je dirige.

Laissez-moi faire, vous verrez. Et puis, au fait, venez donc avec moi. Vous vous rendrez bien compte par vous-même que je dis vrai.

Moi? pénétrer dans les chambres de mes locataires? Vous n'y songez pas!

Venez toujours. Je vous certifie que je ne me trompe pas.

Pinson eut toutes les peines du monde à décider le gérant à le suivre.

Le passe-partout ouvrit bien la serrure, mais le policier sentit une résistance.

Il a placé deux ou trois chaises derrière la porte, fit-il, en cas de danger, je m'y attendais.

Vous croyez?

Regardez plutôt. Attendez. Il a copieusement dîné, ce soir. Fatigué, il a dû s'assoupir.

A pas comptés, l'inspecteur traversa d'abord le salon et s'approcha de la chambre. Darlington était, en effet, couché. Pinson s'avança encore, puis, imbibant un mouchoir avec du chloroforme dont il s'était muni, il le laissa tomber sur le visage du dormeur.

La, dit-il à voix basse. Voilà qui est fait. Nous sommes tranquilles maintenant.

Qu'avez-vous fait?

Mais je l'ai simplement empêché de nous causer le moindre ennui. Il va dormir jusqu'au matin, ce qui va me permettre d'examiner tous ses papiers.

Les vêtements de Darlington se trouvaient placés sur une chaise, et le policier s'empara aussitôt du portefeuille du dormeur.

Il parcourut rapidement les divers papiers qu'il contenait, puis se tournant vers le gérant:

Tenez, lui dit-il, en lui tendant une feuille sur laquelle on apercevait un dessin tracé. Regardez. Comprenez-vous, maintenant? Le gérant dut avouer son ignorance.

Comparez ce dessin avec celui du tapis de cette pièce. Voyez-vous ces grandes roses? Remarquez-vous aussi les chiffres qui se trouvent en regard? Les bijoux volés à Mlle de Nyon se trouvent ici, cachés sous ce tapis, dans un endroit qui se trouve distant de tant de mètres de la porte, de la fenêtre et de la cheminée. Nous avons là le plan que de Fontenailles a communiqué à son complice Darlington.

Eh bien, en ce cas, s'écria le gérant, nous n'avons plus qu'à trouver cette cachette et rentrer en possession des bijoux.

Ah, non! mon cher monsieur. Vous ne pensez pas que je me serai dérangé pour le simple plaisir de rendre les bijoux à Mlle de Nyon? Nous allons, si vous le voulez bien, laisser ces bijoux où ils sont. Je vais reprendre mon mouchoir chloroformé. Et demain matin quand M. Darlington se réveillera, comme j'aurai soin de guetter tous ses mouvements par le trou de serrure de sa porte, je vous avertirai au bon moment et nous le prendrons en flagrant délit.

AVIS A NOS LECTEURS. — Voir la fin de cette Nouvelle, page 41 du présent numéro.

Stratagème d'un mari trompé

A Marseille, Cours du Chapitre, vers minuit, deux gardiens de la Paix, Rodde et Olivier faisaient les cent pas, lorsqu'un monsieur l'air éfaré, la mine tremblante accourt vers eux et la voix entrecoupée par une feinte émotion fort bien jouée s'adresse brusquement à eux et avec une faconde toute marseillaise, leur explique que des cambrioleurs viennent de s'introduire chez lui et que s'ils font diligence, ils pourront les surprendre.

Les gardiens tentés par l'ambition d'une proie si facile n'ont pas une minute d'hésitation. Remontant le pas au



« cambriolé » et celui-ci les conduit au deuxième étage d'un immeuble de la rue d'Anvers. D'un violent coup d'épaulé le monsieur enfonça sa porte et les représentants de la loi bondissent revolver en main dans l'appartement où très surpris, ils se trouvent en présence... d'un couple qui était tranquillement couché. Les agents interloqués et se croyant l'objet d'une mystification demandent des explications à leur singulier guide qui, le plus naturellement du monde leur apprend qu'il est limonadier et que... sa femme le trompe. C'est pourquoi, leur démontre-t-il, il a cru se permettre par un subterfuge peut-être un peu risqué (il en convient en riant) d'avoir recours à leur présence pour établir le constat d'adultère.

Mais si le mari s'avoue satisfait — pour l'instant du moins — les agents ne le sont pas et avertissent l'imprudent que l'affaire aura des suites, en ce qui les concerne naturellement. L'un d'eux prévient aussitôt par téléphone son chef, le commissaire de police de service à la Permanence, qui arrive et dresse procès-verbal d'abord au mari outragé pour fausse déclaration aux agents avec qui il en a pris trop à son aise. Ensuite, comme il est de son devoir, il dresse également procès-verbal au couple adultère qui cache sa honte derrière les rideaux de l'alcôve.

Les allemands transforment

une tragédie en opérette

Une troupe de comédiens français s'arrêta dernièrement dans une petite ville d'Allemagne pour donner une représentation d'« Iphigénie ». Mais, comme on manquait de figurants soldats, on demanda au colonel de la garnison d'autoriser quelques-uns de ses hommes à se joindre aux acteurs.

A l'heure convenue, douze cavaliers arrivent, conduits par un maréchal des logis. On les habille et on les fait répéter. Pas un d'eux ne savait un mot de français, le maréchal des logis était seul en état de baragouiner un peu. Le régisseur, tant bien que mal, explique au sous-officier les mouvements que ses hommes auront à effectuer.

La tragédie commence. On arrive sans encombre au troisième acte. Mais, vers le milieu d'une scène, Agamemnon, s'apercevant que les soldats sont restés indifférents sur le théâtre, se retourne et leur dit à mi-voix: « Sortez! »

Les dragons restent immobiles. — Sortez! répète le roi. — Même impassibilité.

Le sous-officier finit par comprendre « sautez! » Aussitôt



il transmet l'ordre en allemand à ses hommes qui s'ébranlent et se mettent à sauter.

Agamemnon, furieux des rires de la salle, crie avec colère: — Mais sortez donc!

Le maréchal des logis s'imagina que les soldats ne sautent pas assez fort et leur crie de redoubler. Et voilà les dragons qui sautent, piaffent et transforment en scène grotesque la douce « Iphigénie » du tendre Racine.

TOUS
les Evénements dramatiques,
les Faits sensationnels
du Monde entier
les Drames de l'amour et de la haine,
de la vie et de la mort,
sont racontés et illustrés
chaque Semaine
dans

L'ŒIL DE LA POLICE

Splendide Publication Hebdomadaire
Paraissant sur 12 grandes pages
et publiant

de nombreux Romans et Nouvelles
de détective et de police
amusants et captivants.
ILLUSTRATIONS EN NOIR ET EN COULEURS

En Vente Partout: 10^e le NUMÉRO

CONDITIONS D'ABONNEMENT: FRANCE... 6 fr.
ÉTRANGER: 8 fr.

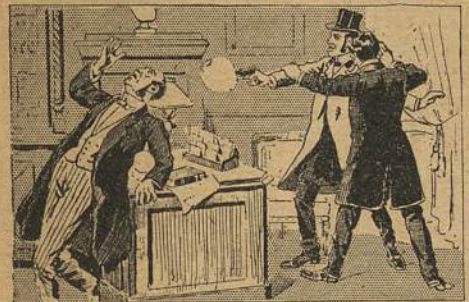
On s'abonne: 8, Rue Saint-Joseph, PARIS.

Envoi franco d'un N^o spécimen sur demande.



DE LA POLICE DANS L'OUEST

DEUX TÉLÉPHONISTES VEULENT SE NOYER. — Affolées à l'idée d'être questionnées au sujet d'une dénonciation calomnieuse visant le personnel de la douane et un négociant de Dabouët, deux jeunes filles, Mlles Blouin et Le Berre de Pléneuf et de Loudéac, employées au téléphone, sont allées se jeter à la mer. Des personnes présentes les ont retirées de l'eau. Seule Mlle Blouin a survécu. COTES-DU-NORD.



UN DRAME DANS UNE ÉTUDE. — Se croyant lésé dans ses intérêts à la suite du décès d'une de ses lantes, un lieutenant de vaisseau en non activité, M. Chavanon, se présente à l'étude de M. Escolan, notaire à Montauban de Bretagne qui avait rédigé le testament. Avant que celui-ci fut revenu de sa surprise il déclara sur lui trois coups de son revolver d'ordonnance l'atteignant mortellement; après quoi il s'est constitué prisonnier. ILLE-ET-VILAINE.



ACCIDENT DE SALLE D'ARMES. — Au cours d'un assaut, le lieutenant Fleury du 39^e de ligne qui tirait à la salle de la caserne Hatry avec le sous-lieutenant de réserve Poret de Civile a été grièvement blessé. Le fleuret de ce dernier après s'être brisé a traversé le masque du lieutenant Fleury pénétrant au-dessus de l'œil gauche de l'officier pour ressortir près de l'oreille. ROUEN.



UN SCANDALE DANS UNE NOCE. — Des jardiniers de Coulaines, les époux Dulhart, mariaient leur fille aînée, lorsque pendant le bal une des jeunes sœurs de la mariée s'absenta quelques instants et revint toute pâle reprendre part à la danse. Mais au bout d'un instant le patron de l'établissement annonça aux gens de la noce qu'il venait de trouver un enfant nouveau-né dans les cabinets d'aisance. Le bébé vivait encore. Aussitôt la jeune Dulhart dont la félicité augmentait avec des sanglots éperdus, qu'elle en était la mère. Malgré les soins d'un docteur, l'enfant ne tarda pas à rendre le dernier soupir. Accablé de honte le père est allé se pendre dans son grenier. SARTHE.

FEUILLETON DE L'ŒIL de la Police (20).

LEQUEL des TROIS?

Grand Roman policier inédit
par A.-K. GREEN

CHAPITRE XXIII (suite).

Une visite inattendue

— Je crains bien que non, mademoiselle. Dans ce cas s'écria-t-elle avec un air calmement résolu qui me fit comprendre le peu d'influence que j'avais sur elle quand il s'agissait des intérêts de son amour — que la volonté du ciel s'accomplisse! M. Manjean, je vous ai dévoilé le fond même de mon cœur. Apportez-moi la preuve que cet homme est bon — par nature, s'entend, et lorsque le mauvais esprit ne s'empare pas de lui — et je vous bénirai jusqu'à la fin de mes jours. Mais si je me suis trompée sur son compte, et en disant ces mots elle pâlit et chancela. Oh, alors ne vous attendez pas à ce que je survive. Je... je ne le pourrais pas.

* Voir l'Œil de la Police n° 19.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

LE SECRET DE L'ENFANT

Grand Roman de Passion (suite)

PAR PAUL ROUGET

DEUXIÈME PARTIE

VI

FACE A FACE (suite).

Dieu, que Céline était longue à revenir!

Soudain un léger coup à la porte... puis la clef qui tourne dans la serrure. La fille de la concierge paraît.

D'un regard angoissé la malade l'interroge.

— Vous avez vu madame la comtesse... elle a pris connaissance de ma lettre? Céline secoue la tête négativement.

— La comtesse Lackau et sa sœur sont parties ce matin même en voyage. Le domestique qui est venu m'ouvrir m'a déclaré qu'il remettrait la lettre à ses maîtresses à leur retour.

La jeune fille dit vrai.

Dans la matinée les deux femmes ont pris le train pour Châtillon-sur-Seine... Yvonne n'a pu contenir son impatience... Elle est comme folle... Elle veut voir son enfant... tout de suite... tout de suite... Et Madeleine a dû céder.

D'ailleurs, c'est à peine si elle-même... à présent... possède plus de calme... plus de sang-froid que sa sœur.

N'aime-t-elle pas le petit Hugues presque autant que s'il était véritablement son fils?

Elle aussi a hâte de l'embrasser... de l'arracher à sa destinée misérable... de le ramener à l'hôtel de l'avenue du Bois.

C'est Germain qui... en son absence... a reçu la fille de la mère Morland.

Et, tout de suite, en examinant l'enveloppe de papier bulle grossier sur laquelle se détache en gros caractères le mot : *urgent*... il a eu un haussement d'épaules.

Quelque demande de secours encore!

Ces dames sont bonnes... on le sait et l'on en abuse!

Quand elles rentreront, il leur donnera cette lettre.

Du moins c'est ce que sur un ton exempt de toute courtoisie, il a déclaré à Céline, qui ignore l'importance de la démarche accomplie par elle, et qui croit, elle aussi, à un appel fait par la malade, à la charité de ses anciennes maîtresses.

Mais à peine la jeune fille a-t-elle achevé de parler que Julie pousse un cri d'intraduisible désespoir.

Trop tard... sa lettre est arrivée trop tard!

... Le soir... plus violente que jamais... chez la malheureuse, la fièvre se déclara.

Maurice avait reçu le billet écrit par Yvonne à l'heure où il achevait de fermer

* Voir l'Œil de la Police n° 19.

ses malles... à l'heure même où une voiture de la compagnie du P. L. M. venait le prendre à son domicile pour le conduire à la gare.

Et fou de joie, soudain, il s'était empressé d'arrêter son domestique qui déjà s'emparait des valises pour les descendre.

— Non, Jean, c'est inutile. — Comment, monsieur ne veut pas que...

Le jeune homme eut, sur les lèvres, un sourire que depuis des années son vieux et fidèle serviteur ne lui connaissait pas.

— J'ai changé d'avis, Jean. — Monsieur ne part pas? — Non.

Il avait ajouté : — Tu peux dire au cocher de s'en retourner et tu peux aussi défaire mes malles.

Le billet d'Yvonne était court, laconique.

Mais si un sonnet est souvent préférable à un long poème... une lettre, fût-elle de deux lignes... qui comble les vœux d'un homme amoureux... surtout d'un amoureux désespéré, vaut mieux, à ses yeux, que les plus belles épitres du monde.

Or, le billet de la jeune fille avait dix lignes.

Il disait :

« Ne partez pas, Maurice. Des circonstances imprévues se produisent qui vont sans doute permettre à ma sœur de retrouver l'un de ses enfants. » Dans sa tristesse, pour elle ce sera un peu de joie; pour nous, Maurice, peut-être le bonheur, enfin.

« Espérez. » Celle qui, dès à présent, ose signer votre

» YVONNE. »

Là-bas, sur le ruban sans fin des rails... le train emportait les deux sœurs.

La demie de deux heures sonnait quand elles débarquèrent à Châtillon.

Pour se rendre à la Grange-Didier, car avant tout Madeleine voulait se livrer à une enquête approfondie... contrôler sur place les assertions de son ancien domestique... elles prirent une voiture.

Dans cette voiture, un break de louage que deux chevaux efflanqués emportaient sur la route, au milieu d'un nuage de poussière, Yvonne pouvait à peine tenir en place.

Son agitation se manifestait par des contractions brusques de ses mains gantées, par des mouvements nerveux de tout son corps.

Le paysage était superbe.

Au loin, la forêt étendait ses masses

sombres.

Sur son siège, mélancoliquement, le conducteur qui d'abord avait montré une certaine loquacité et qui, ensuite s'était tu lorsqu'il avait compris que les deux étrangères n'avaient nulle envie d'égayer par la conversation la longueur de la route, le conducteur fumait sa pipe de merisier, tout en agitant, de temps à autre, sur le dos des chevaux, les longues rênes qu'il tenait à la main droite.

Plusieurs lieues furent ainsi franchies. Tout à coup l'homme se tourna vers les deux jeunes femmes.

— Voici la Grange-Didier... renseigna-t-il.

De son fouet il désignait un village dont on apercevait, à deux cents mètres environ les premières maisons.

Il avait reçu l'ordre de s'arrêter devant la demeure de Catherine Lauger.

Ce fut là qu'il fit halte.

La paysanne était chez elle.

Grandes furent sa stupéfaction... sa confusion... de recevoir la visite de deux

dames si belles... si distinguées...

De deux dames... aux manières simples... pourtant à la voix douce... qui tout de suite lui apprirent le motif de leur démarche.

Il s'agissait, pour elles, de savoir si vraiment la vieille Sophie Surgères dont elles s'étaient, par le cocher, fait montrer en passant la chaumière abandonnée, avait... quatre ans auparavant, reçu en dépôt, des mains d'un étranger, un enfant que celui-ci... quelques jours plus tôt... était venu reprendre.

Quel était cet enfant?

Que savait-on sur son sort?

A ces deux questions précises il était difficile à la brave femme de répondre.

Sophie Surgères ne s'était confiée à personne. Et puis, peut-être ne savait-elle rien, elle-même, sur le mystère qui entourait la naissance du petiot qui lui avait été remis.

Car certainement il y avait là un mystère.

Il avait été trouvé... un matin... dans un bois... au pied d'un arbre par un pauvre homme de bûcheron, lequel, par pitié, s'en était chargé... un brave homme de bûcheron qui... malgré qu'il fût laid... oh! oui, bien laid, par exemple... était quasiment pareil à un saint!

Oh! elle n'avait pas tari d'éloges sur le compte de Tournier, la femme du maçon!

Il fallait voir l'attachement qu'il avait pour le petiot... tous les sacrifices qu'il avait faits... qu'il était prêt encore à faire.

Et si c'était afin d'aider le pauvre homme... dans sa noble action... que ces deux dames s'adressaient à elle... pour

— Vous êtes-vous jamais douté de cela? lui demandai-je. Si je vous pose cette question, c'est uniquement dans l'intérêt de Mlle Saugéy qui a toujours eu en lui une confiance illimitée.

Il parcourut l'entrefflet, fronça le sourcil et me répondit d'un ton indigné :

— Je ne crois pas à cela de la part de Lionel. Des trois frères, c'est assurément lui qui devrait être le plus à l'abri du soupçon. Il est incapable d'un crime; incapable même de ce dont on l'accuse ici. Je le connais depuis sa naissance.

— Il jouit d'une excellente réputation, concédai-je; on l'a souvent vu payer de sa bourse et de sa personne lorsqu'il s'est agi de venir en aide aux pauvres et aux affligés. Mais certaines natures, et ce sont souvent celles dont on est fondé d'attendre le plus de bien, semblent avoir comme un revers qui ne supporte pas l'examen. Lionel Hardy doit avoir une de ces natures. Cette histoire de la petite maison d'Asnières n'est pas un mensonge.

Le bon docteur, que l'on sentait dévoué corps et âme à la famille Hardy, se montra tellement affecté de cette assertion que je fus touché de le voir bouleversé à ce point.

Voyant que sans douter le moins du monde de ma sincérité, il aurait bien aimé me demander d'où je tenais mes informations, j'allais me lancer dans les explications nécessaires lorsqu'il m'arrêta en disant :

— Il y a toujours eu, chez Lionel, des traits

Le dilemme était atroce. Je ne comprenais pas, sur le moment, comment elle pouvait espérer, comment je pouvais accomplir un tel miracle. Ne voulant pas, cependant, la laisser partir sans une lueur d'espoir, si faible qu'elle fût, je lui dis que si le courant d'opinion actuel se modifiait de manière à exonérer Alfred aux dépens de Lionel, je ne manquerais pas de tout mettre en œuvre pour prouver le bien fondé de sa théorie.

Sur cette promesse elle me quitta, sensiblement plus tranquille, pendant que je reprenais tant bien que mal le fil interrompu de ma lecture.

CHAPITRE XXIV

Il est question d'une catastrophe déjà ancienne.

L'hypothèse énoncée par Geneviève était romanesque au possible. Elle n'en avait pas moins fait une certaine impression sur mon esprit et j'en considérais la possibilité tout en dépliant les journaux du soir pour y lire les derniers détails au sujet de l'empoisonnement Hardy.

Le premier paragraphe qui me tomba sous les yeux me prouva sans conteste qu'il avait été grand temps d'avertir Mlle Saugéy du danger qui menaçait Lionel.

« Il nous revient, disait le journal, qu'on peut s'attendre sous peu à de nouvelles surprises en ce qui concerne cette affaire passionnante. Il paraîtrait que M. Lionel Hardy,

considéré jusqu'ici comme le plus estimable des trois frères, possède depuis des années, à Asnières, une petite villa où se passeraient des choses peu édifiantes... »

Ici certaines allusions à *peine* voilées à une femme, nommée Anita, ou encore Nini la folle.

Plus bas se trouvait un résumé du récit que nous avait fait la veille, le jeune Rosenthal.

Enfin, l'article se terminait par les mots : « Le juge d'instruction s'occupe activement de faire jaillir la lumière de tous ces faits étranges et souvent contradictoires. Il est certain qu'on est à la veille d'une arrestation qui fera du bruit et étonnera bien des gens... »

Je pliai soigneusement le journal, que je mis dans ma poche, et je m'en allai aussitôt trouver le docteur Bressant.

Je n'avais pas revu le digne médecin depuis le jour de l'enquête. Sa vue réveilla en moi le souvenir des incidents variés et dramatiques de cette mémorable journée. Je ne fis, cependant, tout d'abord, aucune allusion au sujet qui occupait mes pensées, et ses premières paroles furent on ne peut plus banales :

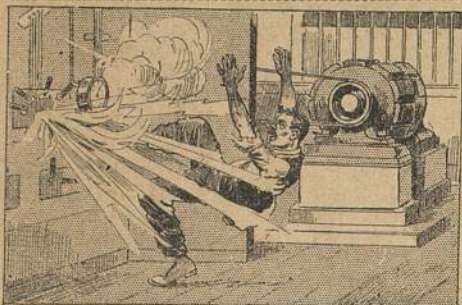
— J'espère que ce n'est pas en qualité de malade que vous me faites le plaisir de venir me voir.

Tout en secouant la tête, je tirai de ma poche le journal dont j'ai parlé plus haut et je lui fis lire le paragraphe se rapportant à Anita.



DE LA POLICE
DANS LE MIDI

DÉSÉSPÉRÉ. — A la suite de chagrins domestiques, M. Joseph Brunet, pêcheur, s'est suicidé en se pendant à l'escapatoire de sa fenêtre. **CETTE.**
UN ENFANT ÉCRASÉ. — A Saint-Chinian au cours des récents incidents électoraux un enfant a été écrasé sous une charge de gendarmerie à cheval.



OUVRIER ÉLECTROCUTÉ. — L'éclairage électrique de la ville de Vauvert ne fonctionnant plus, un employé de la Compagnie nommé Clape, âgé de quarante ans, voulut rétablir le courant. Le malheureux fut projeté à terre. On le releva les deux bras complètement carbonisés du coude au poignet. **VAUVERT.**

CHUTE MORTELLE. — Un cultivateur Germain Gay, de Villevoacane, s'est tué en tombant de l'escalier de son grenier où il transportait du bois. La mort a été instantanée. **ARDECHE.**



UN MARI PEU COMMUNE. — Madame A..., marchande de chaussures, ayant surpris son mari en train de rendre visite à deux de ses jeunes employées lui adressa de vifs reproches sur la légèreté de sa conduite. Mais M. N... prit mal la remontrance et lui administra une volée de coups de canne, la renversant sur la chaussée. Il prit ensuite la fuite. Mme N... a déposé une plainte contre son volage époux. **TOULOUSE.**



DOUBLE ÉVASION. — Deux détenus militaires, Armand Galand et Paul Orange, ont réussi à passer par une lucarne donnant sur le toit de la prison militaire. De la toiture ils durent sauter un mur de 8 mètres de hauteur, escalader l'enceinte de ronde et enfin gagner la rue en franchissant un mur de clôture au moyen d'une ceinture qu'ils avaient attachée à un réverbère. On suppose que les 2 détenus ont été recueillis par des habitants qui leur ont procuré des effets civils. **MONTPELLIER.**

avoir des renseignements... pour sûr que Dieu plus tard les récompenserait, car nul n'était... davantage que l'humble bûcheron... digne de leurs bienfaits!...
Quand, une demi-heure après leur arrivée à la Grange-Didier, les deux sœurs quittèrent la paysanne, elles étaient convaincues que... sur un point déjà... Antoine Peltrot n'avait pas menti. D'ailleurs, Yvonne, elle, n'avait jamais douté.

Son impatience... sa fièvre grandissaient.

Elles avaient repris place dans la voiture et les deux chevaux efflanqués se mirent en marche... pour la Grande-Vallée... à une allure désespérante.

La distance qui séparait la commune du hameau était d'environ dix kilomètres.

L'attelage mit près de deux heures pour la franchir.

Lorsque les deux voyageurs arrivèrent à la Grande-Vallée, il faisait presque nuit.

Le conducteur déclara :

— Si, comme vous l'avez dit, c'est en pleine forêt... à une coupe de bûcherons... que vous vous rendez... je serai obligé de vous attendre ici avec la voiture.

D'ailleurs, à l'auberge du Cheval-Pie, tenue par le vieux Flocard, qui, pour moi est un ami de longue date, vous obtiendrez toutes les indications qui vous sont nécessaires.

Madeleine remercia de la tête.

Cinq minutes plus tard, le break stoppait dans la cour de l'auberge.

Là, quand il fut au courant de ce que désiraient les deux voyageuses, le père Flocard, fort obligeamment, mit à leur disposition, un domestique, pour les mener à la coupe de la Roche-Brulée.

Le nom de Tournier lui était inconnu. Plusieurs parmi les bûcherons étant des nomades, lesquels ne faisaient le plus souvent qu'un court séjour dans le pays, son ignorance s'expliquait aisément.

La Roche-Brulée était à une bonne demi-heure de marche.

Il fallait se hâter, car bientôt la nuit serait complète.

Les deux étrangères, qu'accompagnait le domestique, se mirent en route.

Le conducteur, lui, attendrait leur retour à l'auberge du Cheval-Pie.

Cet après-midi là, Tournier se tenait assis sur un escabeau de bois dans la cahute, près du grabat sur lequel le petit Gustave, tout habillé, le visage pâle, les yeux cerclés de bistre, était étendu.

Oui... c'était un rhume assez grave que le garçonnet avait gagné... un rhume qui le fatiguait beaucoup car il ne cessait presque pas de tousser et la moiteur de sa chair trahissait un peu de fièvre.

Pour la vingtième peut-être, le chemin-neau lui faisait la leçon :

— C'est dans les environs de Blümlchtal... en Bavière... que je t'ai recueilli.

« J'ai été contraint de te confier à la vieille Sophie.

« Peu de jours après sa mort je suis venu... dans ce pays... te reprendre.

« Je vais t'élever du mieux que je pourrai... car je ne pense pas que ta famille vienne te rechercher ici... Non, diantre!... Pourtant on ne sait jamais... Rien n'est impossible... Pour toi ce serait une rude veine, mon petit, car tes parents sont... la chose ne laisse place pour aucun doute... des gens plus riches que moi... de grands seigneurs, peut-être.

L'enfant... attentif... écoutait sans mot dire.

On voyait qu'un travail s'opérait dans son esprit.

Il était un enfant trouvé!

Son père... sa mère possédaient peut-être un château... avec un grand parc... des pelouses où l'on pouvait courir... jouer sans entraves.

Mais voilà, il ne les connaissait pas.

Ah! il aspirait à les retrouver... à ne pas demeurer longtemps encore dans cette cahute où l'on était si mal couché, si mal nourri, avec cet homme qui lui parlait sans dureté, c'est vrai, mais dont il avait presque peur.

Tournier s'était levé.

Pour tromper son ennui... car il s'envenimait à mourir entre les planches de cette cahute, branlant à tous les vents, il s'était mis à marcher de long en large.

Tout à coup, un gamin d'environ quatre ans, un petit paysan, la casquette à la main, parut dans l'encadrement de la porte grande ouverte.

— C'est t'y point ici que loge un monsieur Tournier, sauf votre respect.

Le chemin-neau regarda le gamin avec des yeux étonnés.

Que lui voulait-il?

Il déclara :

— Monsieur Tournier, c'est moi, mon ami.

— Alors, voici une lettre qu'un monsieur m'a chargé de vous remettre.

— Une lettre... pour moi... vous êtes sûr?

— Oui.

— Quel est ce monsieur?

— Ah! ça, je ne sais pas... Je ne le connais point... Je passais dans le bois... à dix minutes de la Roche-Brulée... afin de regagner le hameau des Trois-Etoiles, où je suis comme berger à la ferme des Péchu... quand un monsieur s'est dressé devant moi et m'a demandé si je consentais à porter une lettre à un nommé Tournier, bûcheron, qu'habitait une cahute, près de la famille à Landry, le charbonnier... J'ai dit oui... Ma commission est faite... C'est pour vous souhaiter le bonsoir, monsieur.

Il s'éloigna.

A coup sûr, il avait regu à l'avance le salaire de la course.

Le chemin-neau, dont l'étonnement ne se dissipait pas... tournait et retournait la lettre dans ses doigts.

Qui pouvait lui écrire?

Seul, Antoine Peltrot connaissait le lieu de sa retraite.

Or... à cette heure... l'amant de Julie était à Paris.

A moins que... oui, à moins qu'il ne fût revenu subitement dans le pays.

La supposition était plausible.

En ce cas, pourquoi ne venait-il pas lui-même?

Il se passait... certainement... quelque

chose d'anormal... quelque chose de grave.

Est-ce que... par hasard... les événements se précipitaient?... Est-ce que la comtesse et sa sœur?...

D'un geste brusque, le chemin-neau avait ouvert l'enveloppe.

Ses yeux sautèrent à la signature.

Et tout de suite il eut une exclamation.

— Sacrebleu!... je ne m'étais pas trompé... c'est bien Antoine qui m'écrit... Qu'est-ce que cela signifie!...

Et, intrigué prodigieusement, il lut :

« Mon vieux,

« Ce mot griffonné par moi au crayon,

« à quelques minutes à peine de chez

« toi, va te surprendre. Pourquoi ne suis-je pas venu te trouver moi-même? Tout simplement parce qu'il est indispensable que... pour le moment tout au moins... on ignore ma présence ici...

« Je n'aurai pas besoin de te fournir de plus amples explications lorsque je t'aurai dit que j'ai vu la comtesse et sa sœur... que toutes deux ont pris comme bon argent comptant tout ce qu'il m'a plu de leur raconter, et qu'aujourd'hui même, peu de temps probablement après la réception de ce mot, elles te feront l'insigne honneur de te rendre visite...

« Et c'est pourquoi il ne faut pas qu'on me voie dans ces parages. La moindre imprudence... et celle de me montrer à cette heure en serait une très grosse... compromettrait la réussite de notre affaire...

« Je te verrai aussitôt après le départ de mes ex-patronnes qui, sans aucun doute, vont emmener le gosse avec elles.

« Sois à la hauteur de la situation, mon vieux.

« Je te la serre.

» ANTOINE. »

Après avoir glissé la lettre dans l'une de ses poches, Tournier se frotta les mains joyeusement.

— Sur qu'on sera à la hauteur... Ah! ah! Peltrot a tenu parole... Ça n'a pas traîné... Voilà qui est parfait... Un rude lapin, ce Peltrot... Certes il a raison de faire le mort pour le moment... Il ne faudrait pas qu'un soupçon effleurât l'esprit des deux paroissiennes en question... L'affaire serait flambée!... Mais avec un gaillard comme Antoine, il n'y a pas de grabuge à craindre... Il pense à tout.

Et, avec un rire soudain... un rire qui sonnait faux :

— Il pense même... à avoir l'œil sur son ami Tournier... à la minute où la comtesse versera entra ses mains la galette... la bonne, l'excellente galette... en échange du mioche dont je suis bigrement heureux d'être enfin débarrassé... De la part d'Antoine, c'est là une précaution peut-être... A coup sûr ce n'est pas une marque de confiance.

Il haussa les épaules, et philosophiquement il conclut :

— Bah! l'amitié aussi est une blague!

Deux heures plus tard, Tournier et Gustave prenaient, comme à l'ordinaire, leur repas chez leurs voisins.

de caractère difficiles à apprécier. Certes je ne prétends pas le comprendre, ni défendre les extravagances que réprovoque à juste titre M. Hardy. Mais je suis certain d'une chose, c'est qu'on ne le verra jamais commettre une faute sérieuse ni un acte dépravé. Je réponds de lui comme de moi-même.

— Vous êtes comme Mlle Saugéy, répliquai-je. Elle aussi croit en lui, ou du moins voudrait se le persuader. Mais elle a dû reconnaître le bien fondé de cette histoire. Les faits qui l'établissent sont incontestables.

Et sans autre préambule, je lui racontai en détail tout ce que le lecteur sait déjà au sujet des relations de Lionel avec la mère Lepic et la malheureuse Anita. La conclusion qui s'imposait était que le jeune homme était ou bien un monstre d'hypocrisie ou bien qu'il était affligé de quelque désordre mental tel que celui décrit par Geneviève.

Je lui demandai ce qu'il pensait de cette audacieuse hypothèse.

— Croyez-vous, docteur, qu'on puisse sérieusement avancer une théorie pareille? Il n'est pas encore arrêté, ni même inquiété sérieusement, mais je suis persuadé que cela ne peut pas tarder. Il est bon que ses amis s'y préparent dès à présent.

— C'est une question, à laquelle je ne puis répondre sans y avoir réfléchi mûrement, dit le docteur en se promenant nerveusement de long en large dans la chambre. Si intime que j'aie toujours été avec lui je n'ai jamais eu

l'occasion de douter de sa parfaite santé d'esprit. Est-ce que Mlle Saugéy serait d'un avis différent?

— Elle le regarde comme un homme affligé d'aberrations d'esprit périodiques, en d'autres termes comme souffrant d'un dédoublement de la personnalité.

— Vous m'étonnez! Que peut-elle bien savoir des conditions qui régissent ces cas exceptionnels? Elle a dû donner libre cours à son imagination, pour trouver pareille excuse à ses excentricités. Cela semblerait indiquer chez elle un faible marqué pour Lionel.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le moment, mais bien de son étrange théorie.

— Étrange, répartit le docteur, mais non pas impossible.

Il parut s'absorber dans ses pensées.

— Qu'est-ce que vous me demandiez encore? Il n'y a rien de tel au moment. Si les symptômes bizarres qui nous occupent s'étaient manifestés chez lui avant la mort de sa femme? Non; je ne le crois pas. Il se montrait assez réservé et il était visiblement malheureux. Il souffrait de la mésintelligence qui régnait entre son père et lui, mésintelligence qui provenait de ce que M. Hardy n'avait jamais pu se faire au mariage de son fils. Mais ces sentiments il les montrait d'une façon tout à fait normale, pas du tout comme il le fit par la suite. Vous avez bien entendu parler de son mariage?

— Tout ce que j'ai entendu dire c'est que

c'était un mariage malheureux et qu'il en était résulté, comme vous venez de le dire, un certain froid entre le père et le fils.

— C'est bien cela, dit le bon docteur en soupirant. C'est même si vrai que les meilleurs amis de Louis n'ont pu faire autrement que de se sentir soulagés lorsque sa jeune femme mourut. Quant à lui il n'a plus jamais été le même. Il idolâtrait sa femme et sa douleur devait être d'autant plus dure à supporter qu'elle ne trouvait pas à s'épancher au dehors. Son père ne voulait même pas entendre prononcer le nom de la morte; la petite Claire était trop jeune pour se rappeler sa mère, heureusement pour elle, sans doute.

Ces derniers mots, prononcés tout bas, suggèrent à mon esprit une foule de conjectures auxquelles je ne voulus pas m'arrêter. Je me contentai de demander :

— La mort de Mme Hardy s'est-elle produite dans des circonstances exceptionnellement pénibles qu'elle a laissés à Lionel une impression aussi durable?

Pour toute réponse, le docteur prit dans un tiroir de son bureau une liasse de papiers qu'il feuilleta un moment. Choisisant une longue bande évidemment découpée dans un journal, il me la tendit en disant :

— J'ai conservé cet article pour des raisons que vous saurez apprécier vous-même après l'avoir lu.

Je pris la feuille et je me mis à lire. C'était le récit, tel que le fit le mécanicien, du ter-

rible accident qui avait eu lieu, quelques années auparavant sur la ligne du P.-L.-M. entre Villefranche et Lyon.

« Nous venions de dépasser la petite station de Saint-Germain au mont d'Or, où nous devions nous garer pour laisser passer le rapide. Par suite d'une fausse manœuvre, le fourgon et une voiture de troisième classe qui se trouvaient à l'arrière de mon train se détachèrent et se mirent à redescendre la pente. Averti par les cris d'un homme d'équipe, je m'aperçus de ce qui se passait. Je fis aussitôt machine en arrière. Je voyais le garde-frein me faire, avec ses bras, des signaux désespérés. Il était clair que son frein ne voulait pas fonctionner.

Et le rapide qui allait passer, qui s'approchait à une vitesse de plus de quatre-vingts kilomètres à l'heure! Je voyais déjà la catastrophe qui ne pouvait manquer de se produire si je ne parvenais pas à rejoindre les wagons fugitifs. Pour comble de malheur, une brume épaisse montait de la Saône. Il n'y avait pas à espérer que le mécanicien du rapide pût s'apercevoir à temps de l'obstacle qui lui barrait la route.

Cependant je gagnais rapidement sur les deux wagons. Le garde-frein s'était mis en position pour les rattraper au reste du train. Il m'averlit bientôt par un cri de ralentir l'allure pour lui permettre d'exécuter cette manœuvre difficile. Un léger choc m'annonça que les tampons venaient de se heurter. J'ar-

Depuis quelques instants le garçonnet toussait moins. Il avait mangé une écuelle de polée et maintenant, il s'amusa avec les enfants du charbonnier.

La table était servie en plain air devant la baraque.

Par degrés le soleil avait disparu derrière la cime des arbres.

A côté... dans les taillis... un rossignol préludait.

Tournier, ayant bu un dernier verre de piquette, bourrait une pipe.

— Eh bien, camarade, demanda le charbonnier, est-ce qu'on se plaît ici ?

— Mais... pourquoi pas ?

— Vous n'êtes pas allé à la coupe aujourd'hui ?

— Non. Le gosse n'allait pas très bien. J'espère que ça se passera.

— Naturellement... J'en ai vu bien d'autres, moi qui ai une kyrielle de moutards... Mais, dites-moi, vous n'avez pas l'habitude du métier, à ce qu'il me semble.

— Non. Jusqu'alors j'ai travaillé plutôt comme manœuvre.

— Ah ! il faudra vous y mettre... Avec du bon vouloir tout est possible ! Bûcheron ou charbonnier, on ne gagne pas de quoi acheter des bas de soie à sa femme mais enfin... on vit... en joignant les deux bouts. Voilà vingt ans que je fabrique du charbon... Ce n'est pas gai tous les jours, je vous en fiche mon billet... N'empêche que j'aime mon métier et que je ne l'abandonnerais pas pour la plus belle place qu'on pourrait m'offrir à la ville.

Il riait, d'un bon rire, sain et sonore... tandis que sa femme, silencieusement, enlevait les assiettes pour les plonger dans une grande bassine d'eau tiède placée sur le sol.

Les cris des enfants jouant tout près, à cache-cache s'élevaient joyeux.

Soudain le charbonnier eut un geste étonné.

— Hé ! qu'est-ce cela ?... s'exclama-t-il.

Tournier, qui semblait préoccupé et qui, d'instant en instant, relevait la tête pour examiner anxieusement le chemin qui menait à la grande vallée... Tournier regarda à son tour.

Et il ne fut pas maître d'un tressaillement.

— Enfin... murmura-t-il.

A cent mètres environ... dans la lumière indécise du soir... deux jeunes femmes et, derrière elles, un homme apparaissaient.

Le charbonnier renseigna :

— C'est le gars Percol... le domestique de l'auberge du Cheval Pie... Où diable conduit-il ces deux particulières, à cette heure d'entre chien et loup ?

Il ajouta, avec un redoublement de surprise :

— Ah ! mais... voyez donc, camarade, ils se dirigent de notre côté.

La figure... hideuse... du chemineau exprima une joie diabolique.

Allons, Antoine avait dit vrai. L'heure décisive allait sonner.

Tant mieux !

Il en avait assez, lui Tournier, de demeurer dans ce sale patelin !...

Il désirait aller ailleurs... au gré de sa fantaisie... selon que ça lui chantait... et

non pas, dès le lever du jour, suer sang et eau à abattre des arbres... encore des arbres... toujours des arbres.

Un vrai métier de galérien ! Pour l'exercer, il fallait avoir tué père et mère.

A la vue de ces étrangères... de ces deux dames si bien mises... si élégantes... les enfants avaient interrompu leurs jeux et ils étaient venus se réfugier près de la table.

Gustave semblait être le moins intimidé.

Cependant les deux visiteuses s'étaient avancées.

Le domestique qui les accompagnait interrogea le charbonnier, lequel, par respect, s'était mis debout et avait retiré de sa bouche la pipe qu'il venait de s'approprier à allumer.

— Voici deux dames qui désirent parler à un nommé Tournier.

— Il paraît qu'il travaille à la coupe.

— Ne le connaissez-vous pas, père Landry ?

— Dame, oui... je le connais... puis qu'il est ici présent... répondit le charbonnier.

Il désignait son compagnon.

... Son compagnon, dont les paupières clignotantes cachaient le regard plein de lueurs rouges.

Madeline et sa sœur s'étaient approchées encore.

Et s'adressant à l'homme que le charbonnier venait de montrer de la main, la comtesse demanda :

— Vous êtes monsieur Tournier ?

Le chemineau répondit :

— Oui, madame.

— C'est vous qui... il y a quatre ans, en Bavière, avez trouvé un bébé abandonné dans un bois ?

— Moi-même, madame.

Yvonne, frémissante, ne détachait pas les yeux du groupe formé par les enfants.

Le charbonnier possédait trois garçons... le plus jeune avait deux ans... le plus âgé huit... Ils étaient vêtus d'habits en loques, tandis que Gustave portait... avec orgueil... les vêtements achetés pour le dimanche par la vieille Surgères... vêtements vieux et rapiécés... mais propres encore.

Et c'était sur lui que... instinctivement... le regard de la jeune fille, tout de suite, s'était dirigé.

En entendant Tournier... à la vue de qui elle avait eu un frisson d'horreur... un frisson d'horreur motivé sans doute par l'extrême laideur du malheureux... qui, en l'entendant répondre affirmativement aux questions posées par Madeline... elle avait senti une joie... une ivresse brusque... inonder son cœur.

Les jambes chancelantes... un afflux de sang aux tempes... elle fit un pas vers le groupe enfantin.

Gustave la regardait venir.

Dans son cerveau une pensée naissait.

— Est-ce que, par hasard, ce serait ma maman qui viendrait me rechercher ?

Ah ! cela lui eût fait plaisir... Elle était belle, elle paraissait bonne et gentille, cette inconnue.

Mais Tournier déclarait :

— L'enfant dont vous me parlez... le voici, madame.

La main tendue, il indiquait Gustave à la comtesse.

Mais déjà Yvonne s'était précipitée... elle avait pris le garçonnet dans ses bras... le garçonnet qu'elle couvrait de baisers... qu'elle serrait éperdument contre sa poitrine.

Une lueur de folie brillait dans ses yeux.

— Hugues... mon petit Hugues... balbutiait-elle.

Mais Madeleine, vivement, s'était dirigée vers sa sœur.

Et, à voix haute, afin d'être entendue de tous :

— Yvonne, si cet enfant est bien celui que nous cherchons... si Dieu nous le rend enfin... n'oubliez pas qu'il m'appartient... autant qu'à toi.

Par cette phrase, elle rappelait la jeune fille au danger qu'il pouvait y avoir, pour elle, de trahir son secret.

A présent, la comtesse demandait :

— Un de vos amis, autrefois, à mon service, m'a dit que, à l'endroit où vous avez découvert cet enfant, un vieillard, un domestique, vêtu à la mode russe, avait été vu, la veille, rôdant, avec un bébé — celui recueilli par vous — dans les bras.

— Cela est exact, madame... Cet homme, moi-même je l'ai aperçu.

— Quelle impression a-t-il produite sur vous ?

— L'impression de quelqu'un qui exécute un ordre. C'est pourquoi j'en ai conclu qu'il devait être un domestique.

— Le bébé avait un bijou dans les cheveux ?

— Parfaitement... Je l'ai conservé précieusement, ainsi que le ruban auquel il était fixé.

— Pouvez-vous nous le faire voir ?

— Oui, mesdames.

Tournier montra du doigt la cahute d'en face :

— C'est là où j'habite... Comme vous le voyez, le logis est celui d'un malheureux... Je ne suis ici que provisoirement.

Puis après une légère hésitation :

— Mais vous-mêmes, mesdames, vous ne m'avez pas encore dit...

— Qui nous sommes et ce que nous voulons, c'est vrai... fit Madeleine... Je suis la comtesse Lackau... Ma sœur et moi nous recherchons un enfant perdu depuis quatre ans... un enfant qui nous a été... volé.

— Un de vos amis, Peltrol, nous a raconté votre histoire.

— A certaines particularités... qu'il nous a révélées... nous avons cru, et nous croyons encore, que l'enfant découvert et adopté par vous, à Blümichtal, est le même que celui... ravi autrefois à ma sœur et à moi.

— L'examen du bijou dont vous êtes possesseur nous permettra de nous assurer du bien fondé... ou de l'inanité... de notre espérance.

Tournier et les deux jeunes femmes... Yvonne tenant le petit Gustave par la main... arrivaient au seuil de la hutte que le chemineau avait désignée pour sa demeure.

Il dit :

(Lire la suite au prochain numéro.)



DE LA POLICE
DANS LE SUD-OUEST

TERRIBLE ACCIDENT D'ASCENSEUR. — Pour cause de réparations on avait fait enlever le contre-poids de l'ascenseur des abonnés à la Compagnie d'éclairage de Bordeaux. Deux ouvriers ignorant ce détail ayant pénétré



dans la cage la tirent redescendre sous leur poids avec une vitesse vertigineuse. La cage pesant 900 kilos fut précipitée dans le vide d'une hauteur de 15 mètres. Les deux ouvriers ont été relevés dans un état désespéré. **BORDEAUX.**



DRAME DANS UNE GARE. — Un jeune homme et une jeune fille qui voyageaient ensemble et dont l'identité n'a pas encore été établie, après être descendus à la gare de Montaut près de Pau, s'embrassèrent une dernière fois et la jeune fille ayant sorti un revolver de sa poche elle en déchargea 4 coups sur son compagnon qui ne fut que blessé légèrement tandis que tournant ensuite son arme contre elle-même elle se tirait une balle dans la bouche et expirait aussitôt. **BASSES-PYRÉNÉES.**



CAPTURE MOUVEMENTÉE. — Un sujet espagnol, Jean Pastoure, surpris par des paysans en train de cambrioler une maison à Sainte-Marie de Gosse fut enfilé dans les Bois de Belus. Surpris quelques jours après et reconnu dans les rues de Saubusse il voulut fuir encore. Poursuivi par deux cultivateurs, MM. Nogues et Lasserre, le malfaiteur se retourna et tira sur eux deux coups de revolver, dont l'un atteignit M. Lasserre à la main. Ce dernier se trouvant en cas de légitime défense n'hésina pas à se servir de son fusil qu'il portait en bandoulière. Il épancha son arme et fit feu sur le bandit qui, atteint dans les reins par une charge de gros plombs s'affaissa. Il a été remis aux mains des autorités. **LANDES.**

rétai le train. Oh désespoir, les deux wagons repartirent de plus belle. Mon homme avait raté son affaire !

C'était à recommencer. Pendant ce temps plusieurs voyageurs avaient mis la tête à la portière, se doutant bien qu'il se passait quelque chose d'insolite. Sur le quai de la gare un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans avait observé la première tentative infructueuse faite pour rattacher les wagons. Au moment où ceux-ci passaient devant lui, il sauta hardiment sur le marchepied. Il avait compris le danger et n'écoulant que son courage, il se disposait à prêter main forte au garde-frein. Grâce à son intervention, la manœuvre réussit la seconde fois que le train rejoignit les deux wagons.

Je m'empressais de renverser la vapeur pour aller me garer au plus vite, lorsqu'un coup de sifflet vint m'apprendre que le rapide approchait. Dans deux ou trois minutes il serait sur nous ! Aurais-je le temps d'arriver jusqu'à la voie de garage ? C'était notre seul espoir de salut. Je fis force vapeur pour gagner ce refuge béni, mais le bruit grandissant qui m'arrivait à travers la brume me disait l'imminence du péril. Une minute, une minute et demie. Un siècle. Enfin je sens sous mes pieds les légères secousses qui m'annoncent que la machine vient de s'engager dans la voie de garage ; mais deux grandes lueurs trouent le crépuscule qui commence à tomber. Avec un fracas assourdissant, la grande

locomotive du rapide lancée à toute allure vient se jeter dans l'arrière de mon train. J'ai le temps de la voir se dresser presque verticalement comme pour franchir d'un bond cet obstacle imprévu, puis tout s'écroule : le choc se communique à la machine et je me sens projeté dans le vide...

Quand je revins à moi, j'étais couché sur un matelas dans la salle d'attente de la gare dont on avait fait un hôpital improvisé. Par un véritable miracle, j'en étais quitte pour un bras cassé et de fortes contusions à la tête. Quinze morts, une cinquantaine de blessés, tel fut le bilan de cette affreuse journée. Quant au monsieur dont la présence d'esprit et le courage auraient servi à éviter la catastrophe si le rapide était survenu trente secondes plus tard, je ne l'ai pas revu. Je n'ai jamais appris son nom. Sans doute il aura péri, victime de son dévouement...

Cette relation était suivie d'une liste des voyageurs tués ou blessés dans cet accident. Au premier rang figurait le nom de Mme Lionel Hardy, la brillante et originale belle-fille du multi-millionnaire américain Hardy.

D'une main tremblante, je rendis la feuille au docteur Bressant. J'étais presque aussi ému que si j'eusse moi-même passé par les tranches du brave mécanicien.

— Comment se fait-il, demandai-je, que Mme Hardy ait seule péri en cette occasion. Son mari n'était donc pas avec elle ?

— Non, c'est précisément une des circon-

tances curieuses de cette affaire. Il n'était pas dans le rapide. Sa femme devait le rejoindre au Mont-Dore où il était depuis huit jours. C'est pour cela qu'elle avait quitté Paris. Mais il paraît qu'il a surgi comme par enchantement tout de suite après la catastrophe. Ceux qui l'ont vu affirment qu'il a travaillé comme un colosse parmi les débris fumants. Enfin, il a fini par la trouver. Elle était morte. Alors il cessa de travailler, et cela se comprend. Peut-on concevoir rien de plus horrible que cette découverte ? Ne saurait-on admettre qu'un choc pareil ait pu avoir dans son cerveau un retentissement funeste ?

— Certes, une scène de ce genre, même s'il ne s'agit que d'inconnus, est bien faite pour produire sur les nerfs les effets les plus désastreux, on peut s'en ressentir pendant des années.

D'ailleurs, excusez-moi si j'insiste outre mesure sur ma thèse, une autre possibilité m'est suggérée par le récit de ce mécanicien. Il serait intéressant de savoir comment il s'est fait que Lionel Hardy ait pu se trouver si à propos sur le lieu de l'accident. Il est bien sûr qu'il n'a pas eu le temps d'accourir du Mont-Dore. Il faut donc qu'il se soit trouvé dans le voisinage au moment où la catastrophe s'est produite.

— C'est une question que je me suis souvent posée sans trouver de réponse satisfaisante. Je suis arrivé, il y a bien longtemps,

à la même conclusion que vous. Par le fait, elle s'impose, attendu qu'on a remarqué sa présence aussitôt que la fumée est devenue un peu moins épaisse. Mais qu'y a-t-il donc ? Vous paraissez ému. Une nouvelle idée vous serait-elle venue ?

Je m'efforçai de parler calmement mais la vérité m'obligea à reconnaître que je n'y réussis guère.

— Oui, m'écriai-je, une idée étrange, saisissante. Si le jeune homme, le monsieur, qui s'est dévoué pour venir en aide au garde-frein n'était autre que Lionel Hardy ? Et s'il avait agi en pleine connaissance du fait que la femme qu'il aimait si passionnément se trouvait dans ce rapide qu'il s'efforçait de sauver ? Qu'en pensez-vous ?

CHAPITRE XXV

Le Juge d'instruction me fait appeler.

L'émotion du docteur égalait la mienne.

— C'est bien possible, fit-il. Je ne me suis jamais bien expliqué sa présence si opportune, ni le mystère qu'il semblait en faire.

— Je ne vous donne pas mon explication comme un fait, mais seulement comme une hypothèse possible. Un coup comme celui qu'a dû lui porter la mort tragique de sa femme suffirait amplement à expliquer chez n'importe qui un changement de caractère.

(Lire la suite au prochain numéro.)

(Traduit par J. Heywood.)

MARTIN=NUMA

LE PLUS GRAND DÉTECTIVE DU MONDE
(SUITE)

ROMAN INÉDIT par LÉON SAZIE (Auteur du "Pouce")

CHAPITRE XXIX

SUR LE ROCHER (suite)*.

— Pas cette fois ! Ils prendraient trop l'habitude de me blesser ces gens !... Et il est bon, de temps en temps, que nous leur montrions que nous avons la peau dure !...

Puis il ajouta en riant :

— Allons, ils sont braves ! Ils sont hardis ! C'est un plaisir de les combattre... Mais ils ne sont pas encore de notre force !...

Il serra la main de son lieutenant, arrivé exactement au moment indiqué. Il félicita ses hommes d'être accourus et d'avoir manœuvré avec cette précision...

A ce moment, il entendit près de lui un grognement, un roulement de tonnerre.

Il se retourna et vit le commandant Remondin arriver, marchant à l'assaut à son tour sur le champ de bataille, maintenant désert...

Le Commandant, encore tout vibrant et remuant un tronçon de canne cassée, s'approcha de Martin-Numa et lui serra les mains tout en faisant entendre des jurons formidables.

— Qu'est-ce qui s'est donc passé ? Vous avez été attaqués par des bandits ?

— Nous n'y comprenons rien — répondit Martin-Numa.

— Mais c'est inouï ! En pleine forêt ! de Fontainebleau !...

— L'endroit était bon !

— Je croyais que la fameuse caverne des brigands n'avait jamais abrité des brigands véritables !

— On a réparé cet oubli...

— Eh mon ami, vous l'avez échappé belle !...

— Peut-être bien.

— J'ai beau ne pas aimer la peinture... je suis heureux qu'il ne soit rien arrivé de mal aux peintres, pour qui d'ailleurs j'ai éprouvé une grande sympathie, car vous m'êtes très sympathiques !...

— Mon Commandant — fit Martin-Numa rendant l'étreinte au brave militaire — je vous remercie de ces marques d'intérêt.

— J'ai cassé ma canne sur le crâne d'un de ces misérables.

— Vous êtes arrivé fort à propos, pour les mettre en fuite... c'est grâce à vous que nous sommes sains et saufs, c'est à vous en grande partie que nous devons, mes amis et moi, d'avoir échappé à cette attaque inexplicable !...

— C'est fantastique !... C'est inouï !... et jamais cela ne s'est vu !...

— Je le crois sans peine.

— Toute une bande, donner l'assaut d'un rocher où sont installés des peintres !... Dans quel but ?...

— Ce n'est pas par amour de la peinture, certainement.

— Est-ce que par hasard, vous seriez des millionnaires déguisés en rapins ?...

— Non certes...

— Ou, cachez-vous dans vos poches ou dans vos boîtes à couleur des trésors ?...

— Hélas, non !

— Est-ce que votre carnet de croquis est un carnet de chèques ?... Inexplicable ! Je vous dis, mes amis... c'est fantastique !...

Martin-Numa se mit à rire et répondit :

— Mon Commandant, vous nous voyez, mes amis et moi, encore plus surpris que vous-même...

— Je comprends ça !

— Mais il est indiscutable, hors de doute, que nous sommes tombés dans un guet-apens, et que le coup était vraiment un coup monté...

— Vous les connaissez donc ces gens là.

— Pas précisément.

— Ils vous connaissent ?

* Voir l'Œil de la Police n° 19.

Tous droits de reproduction, traduction et mise à la scène réservés.

— Cela n'a aucune importance... des peintres inoffensifs.

— Ils vous en voulaient ?

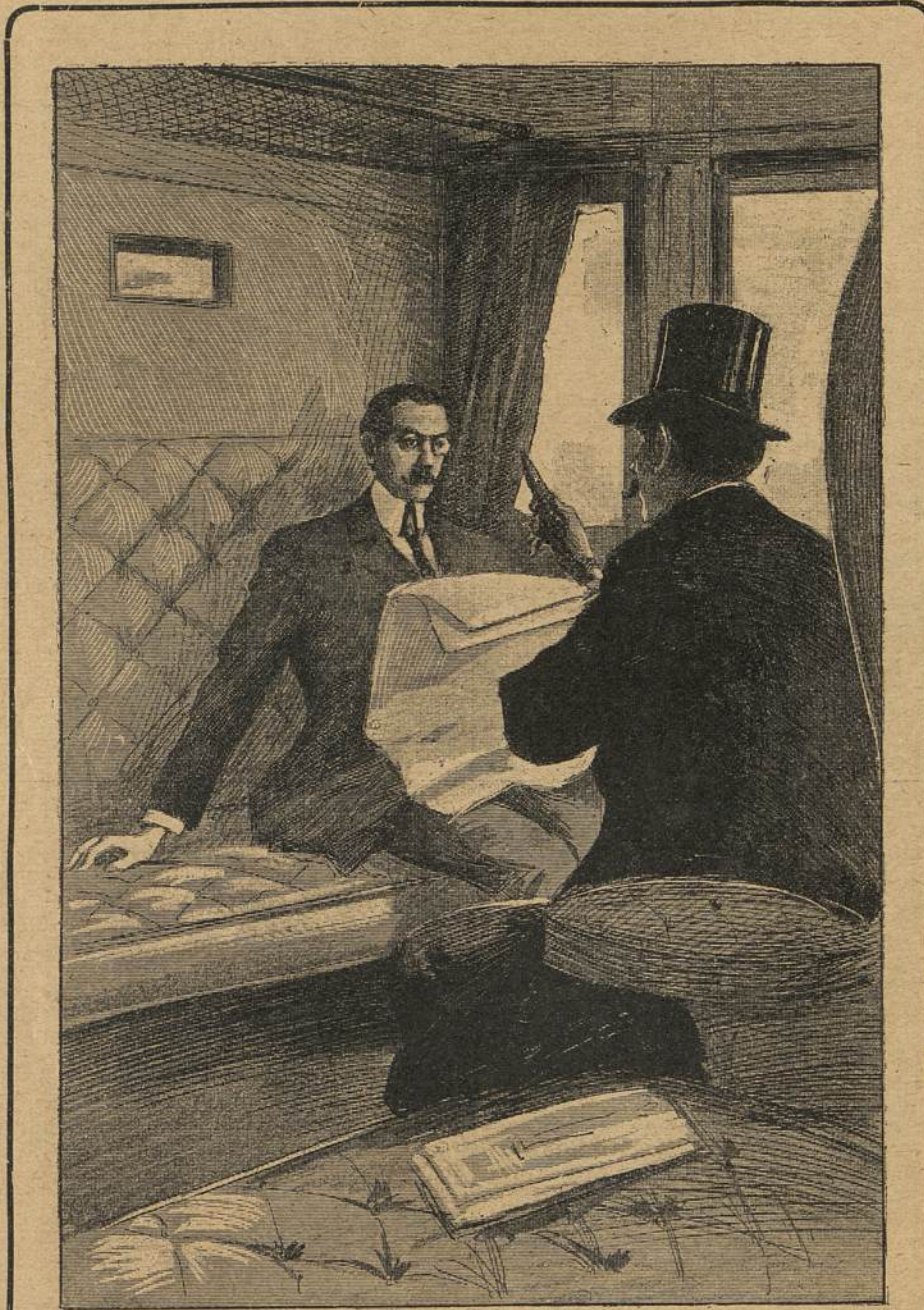
— Pour quelle raison !

— Enfin comment expliquer cette agression ?

— Les anglais qui ont commencé l'at-

— Ils ont dû être en quête d'un millionnaire comme il y en a naturellement, artistes, amateurs, qui font de la peinture par délassément et pour se reposer des soucis ou des plaisirs de leurs millions !...

— Hum ! Hum ! Ça me paraît fort cela !



Je ne sais pourquoi, mais en ce moment l'image de Martin-Numa passa devant mes yeux au moment où le voyageur faisait le geste de m'offrir un cigare

taque sont venus nous voir plusieurs fois... Nous les connaissons de vue...

— Ah !...

— Ils devaient savoir qui nous sommes et être renseignés sur nous... Ne pas douter un instant que nous étions tout bonnement, mes amis et moi de simples peintres, et qu'en fait de millionnaires, nous regrettons fort qu'il n'en vienne pas souvent chez nous, aimant notre peinture !...

— Alors... pourquoi cette attaque ?...

— Mon Commandant — reprit Martin-Numa — il n'y a pas d'autre explication que celle-ci : C'est que ces gens-là sont dans l'erreur... se sont trompés... nous ont pris pour d'autres...

— On ne se trompe pas à ce point !...

— Je ne vois d'autre explication probable, acceptable ! Ils nous ont pris pour des millionnaires habitant une villa des environs de la forêt... et ils ont pensé faire un bon coup...

« Ils se sont grandement trompés, voilà tout.

Le Commandant roula encore de nouveaux jurons.

— Ils tourna d'un air menaçant son tronçon de canne vers les brigands qui avaient pris la fuite, puis il dit :

— Enfin, tout s'est terminé pour le mieux, et en somme, il ne vous est rien arrivé de grave ?...

— Quelques écorchures... des coups de poings échangés... des bleus qu'on verra demain... mais rien de cassé — dit Mar-

tin-Numa. — Rien de grave... et chose providentielle même nos tableaux n'ont pas subi le contre-coup de la bataille, ils sont intacts !...

Les gens de Martin-Numa qui avaient donné la chasse aux brigands revenaient un à un au rocher.

Le Commandant demanda :

— Eh bien, mes braves, vous n'avez pu arrêter aucun de ces malandrins ?...

— Et les agents déguisés comme nous le savons, soit en gardes, soit en paysans, répondirent :

— Non, Monsieur, ils se sont échappés, on n'a pas pu en arrêter un seul !...

Le Commandant grogna :

— C'est fâcheux... tonnerre de tonnerre !... Comment ! Pas un seul !... Pas un seul ?...

Puis, le Commandant dit :

— Il ne faut pas que cette affaire en reste-là !... Il faut porter plainte, Monsieur le peintre !...

— Croyez-vous que ce soit bien nécessaire.

— Si ! Si ! On ne peut laisser notre forêt se peupler de bandits.

— C'est exceptionnel.

— Raison de plus pour que l'exemple ne profite pas à d'autres misérables.

— Je ne crois pas à l'efficacité...

— Il faut faire une déposition et je suis prêt à aller avec vous pour témoigner... Vous pouvez compter sur mon appui, sur mes déclarations ! Il n'est pas permis que des malfaiteurs viennent gîter dans notre forêt de Fontainebleau et en fassent une succursale de la forêt de Bondy !...

— Ce serait en effet désastreux.

— Il faut un châtement exemplaire !... Il faut qu'on prenne des mesures et qu'on purge nos taillis de toute surprise de ce genre !...

Puis, changeant de ton, il demanda à Martin-Numa et à Philippe :

— Maintenant, mes amis, si vous avez besoin d'un cordial, de soins... si vous voulez vous remettre tout à fait, je suis à votre entière disposition... Venez chez moi... ma maison est à vous... Je vous ferai donner les soins nécessaires et vous pourrez ensuite regagner votre demeure dans un meilleur état !...

Martin-Numa remercia le Commandant, ses hommes séparément remercièrent le brave militaire, lui dirent qu'ils n'étaient pas assez sérieusement touchés pour être obligés de se faire panser, et qu'ils allaient au contraire, rentrer tout doucement chez eux où ils trouveraient les soins nécessaires... ou qu'ils se retireraient simplement au travail.

On remercia encore très cordialement le Commandant, et celui-ci, après avoir donné une dernière poignée de main très forte à Martin-Numa, à Philippe et à moi-même, prit congé, et toujours grognant, jurant, tempêtant, remuant son bout de canne qu'il n'avait pas quitté comme si c'eût été un sabre, tapant en route sur les arbres qu'il croisait, il gagna le chemin où se tenait sa voiture, monta dedans et après avoir lancé un coup de chapeau à Martin-Numa et à ses amis, il prit la route de Fontainebleau, et disparut bientôt derrière les taillis...

Lorsque le Commandant fut loin et qu'après avoir jeté un coup d'œil autour dans les environs, Martin-Numa eut acquis la certitude qu'aucun œil indiscret n'était présent, demanda vivement à Prosper :

— Avez-vous l'anglais ?...

Malheureusement, dans la bagarre, l'anglais qui avait reçu un formidable coup dans la poitrine, qui avait roulé et s'était quelque peu écorché le crâne sur le rocher, demeura introuvable.

Ses complices l'avaient emporté !...

Ils avaient emporté aussi celui qui avait joué le rôle de l'anglais et que Martin-Numa avait arrangé de si brillante façon.

CONCOURS MARTIN=NUMA

(2^e Série). Voir, page 11, le bulletin spécial.

Dans ce feuillet, il faut rétablir le mot supprimé ligne 3, colonne 4, page 7.

— Savez-vous qui c'est, ce gaillard-là ? — demanda Martin-Numa à ses hommes — C'est le Rouquin ! Ce chenapan, bon à toutes les mauvaises besognes, et qui, naturellement, doit faire partie de cette bande de forbans...
— Le Rouquin.
— Mais celui-ci, nous le repincerons et l'heure viendra où nous lui ferons expier pas mal de petits tours qu'il a déjà sur la conscience !...

CHAPITRE XXX

LA BONNE CIGARETTE.

Au lieu de se rendre à la villa de son ami, Martin-Numa descendit du côté de Brolles.

Il était suivi par Philippe et par moi. Dans les taillis avoisinants, dans les sentiers, se dirigeant vers le même but, Prosper avait réparti en éventail, ses hommes, comme font les corps d'armée s'entourant d'éclaireurs, et il protégeait ainsi la retraite de Martin-Numa.

Il le mettait à l'abri de toute surprise nouvelle et lui permettait d'accomplir ce qu'il venait de projeter après ces événements.

Ainsi encadré, Martin-Numa sans être vu par les bandits également éparpillés dans la forêt, et guettant leur revanche, mais qui, prudemment, fuyaient l'approche de l'armée de Martin-Numa, le Roi des Détectives put gagner une des grandes allées.

Là, se trouvait arrêtée une automobile de grand tourisme...

Certain de n'être pas vu, Martin-Numa sauta dans la voiture, m'entraîna, et prit avec lui Philippe.

Puis, la voiture fila à toute vitesse et nous rentrions à Paris...

... Cette voiture avait amené Prosper et quelques-uns de ses hommes.

Elle leur avait permis d'arriver comme il était convenu, à l'heure dite, et de faire échouer le plan des bandits.

— Car — me dit Martin-Numa — vous ne doutez pas, mon cher Courville, un seul instant, que nous avons encore affaire à la même bande !... C'est la guerre qui continue entre le Roi des bandits et le Roi des détectives !...

— Je l'ai bien compris.

— Il faut à toute force que l'un ou l'autre soit victorieux !...

— Le duel est sans merci.

— Il faut absolument que cette affaire finisse par la victoire indiscutable de l'un ou de l'autre !...

— Tous mes vœux vous accompagnent.

— C'est le Roi des bandits qui restera sur le carreau, ou bien moi ! Mais il n'y aura pas de quartier !... Je vous le promets !...

Martin-Numa se tut un moment, puis me dit en riant, et en me serrant la main.

— Mon brave Courville je vous entraîne dans des aventures terribles.

— J'en suis heureux.

— Je vous mène à la bataille... Je ne sais vraiment si je fais bien, si je dois.

— Je vous en prie.

— D'ailleurs vous vous battez assez habilement !...

— Oui j'aime assez la bataille.

— Alors vous voulez encore me suivre.

— Je vous en prie.

— Bon, c'est bon !

... Deux jours après, Martin-Numa me dit :

— Avez-vous du courage, mon cher Courville ?

— Mon Dieu ! J'ai du courage, comme tout de monde... Je tâche de me mettre à la hauteur du danger !...

— Oui, je l'ai vu... Il en faut aujourd'hui un peu plus que cela...

— Je dois avouer que quand je suis avec vous, je me sens très courageux, et n'éprouve aucune crainte !... Vous m'avez déjà emmené dans des expéditions assez sérieuses où vous avez bien voulu reconnaître que je m'étais fort bien conduit !...

— C'est vrai.

— Vous souvenez-vous de l'affaire de la villa du Chevalier Fontis que j'ai racontée dans le « Pouce » (1), quand vous avez eu à combattre cette fameuse bande des X... qui vous donna autant de mal que cette nouvelle bande de malfaiteurs cosmopolites... et ce singulier bandit, cet illustre Tatoué qui met à telle épreuve votre savoir, votre audace et votre admirable vaillance !...

(1) Le Pouce, Tallandier, éditeur.

— Eh bien — me dit Martin-Numa — ou vous avez réellement du courage... Je vais alors, vous faire assassiner ce soir ou demain !...

Je regardai Martin-Numa et ne pus m'empêcher de tressaillir à cette proposition, je l'avoue, fort désagréable !

— Mon cher ami — lui dis-je — si cela doit vous rendre service qu'on m'assassine... soit... mais si vous trouvez un moyen, et je ne doute pas que votre esprit ingénieux en connaisse un, pour que mon assassinat ne se fasse pas réellement jusqu'au bout, je vous en prie... ne craignez pas de me vexer... employez-le !...

— Il n'y en a pas.

— Enfin, si l'holocauste de ma personne est indispensable pour plaire aux dieux, et doit amener la réussite de vos entreprises... je suis prêt !... Faites-moi assassiner, quand bon vous semblera !...

nal, voir si je n'avais aucune affaire urgente, donner ma copie et dire où j'allais, au secrétaire de la rédaction.

Puis je filai dans un taxi-auto à la gare de Lyon.

Comme je montais dans le train, je vis s'asseoir en face de moi dans le compartiment de première classe, un Monsieur très correctement vêtu qui, avant le départ du train, eut l'air quelque peu préoccupé.

Il regardait de tous côtés, semblait chercher quelqu'un ou quelque chose.

— C'est bien le train qui va à Fontainebleau ? — me demanda-t-il, en montant dans le compartiment.

— Oui, Monsieur — lui ai-je répondu.

— Il est direct ?

— Il ne s'arrête que deux fois...

— A Melun, sans doute ?

— A Melun et à Bois-le-Roi...

— Ah ! Merci bien, Monsieur... Moi je

timent, nous pouvons donc nous livrer à notre passion... à notre péché... si toutefois, griller du est l'un ou l'autre !...

— Ce n'est, je crois, qu'un plaisir sans conséquence.

Le voyageur tira de sa poche un étui.

— Voulez-vous me permettre, Monsieur, puisque vous avez eu cette amabilité de me renseigner tout à l'heure sur l'itinéraire du train, — ce qui m'a rendu un grand service, parce que c'est la première fois que je voyage sur cette ligne, — en remerciement, de vous offrir un cigare ?...

Je ne sais pourquoi, mais en ce moment, l'image de Martin-Numa passa devant mes yeux, de Martin-Numa observateur dont la méfiance était sans cesse en éveil... et je me rappelai à l'instant ses conseils...

— La prudence — m'avait-il dit — bien souvent nous ordonne de tenir en méfiance ceux que nous croyons connaître, à plus forte raison, ceux que nous ne connaissons pas... Il se peut que nous ayons affaire à de très braves gens... mais considérons-les d'abord comme étant des ennemis... et restons sur nos gardes !... C'est le seul moyen d'éviter les surprises désagréables.

La leçon devait me profiter, et l'image de Martin-Numa passa à ce moment dans ma mémoire, me mit en éveil.

Mon obligé voisin, je ne le connaissais en aucune façon.

Je le voyais certainement pour la première fois, et je n'avais aucune raison de le tenir pour un homme dangereux, pas plus que pour un malfaiteur. Mais cependant le doute m'envahit, et les notions de prudence de Martin-Numa furent les plus fortes dans mon esprit...

Je lui répondis :

— Je vous remercie, Monsieur, mais je ne fume pas le cigare...

Le voyageur s'inclina et ajouta :

— Moi, je ne fume le cigare que très rarement, après-dîner... c'est simplement par courtoisie et pensant vous être agréable que je vous en offrais !...

Il remit son étui dans la poche et tira d'un autre côté, un second étui en argent, artistement ciselé en me disant :

— Voici mes préférées... les cigarettes... Vous êtes alors comme moi, fumeur de cigarettes ?

Je m'inclinai et répondis :

— En effet...

— J'en suis très heureux !... Permettez-moi de vous offrir une de celles-ci... C'est du tabac français, ces cigarettes sont roulées à la main, je les considère comme très bonnes... Je serai enchanté qu'elles soient à votre goût !...

Il tendit vers moi un des compartiments de son porte-cigarettes...

Cette obligeance, et cette insistance à m'offrir ces cigares ou ces cigarettes, éveillèrent davantage ma suspicion. Plus que jamais les principes de Martin-Numa chantèrent à ma mémoire...

« Méfiez-vous ! Méfiez-vous ! »...

— Je suis désolé, Monsieur, vraiment — lui dis-je — de ne pas accepter votre offre nouvelle... Je vous prie de n'y voir rien de désobligeant... Mais comme tous les fumeurs, je suis un peu maniaque... J'ai l'habitude d'un tabac et n'aime pas m'en départir... Je fume du tabac du Levant et ne saurais griller la moindre cigarette toute faite !...

— Celles-ci sont faites à la main !...

— Je le vois bien !... Je le vois bien !... Mais j'ai ma façon à moi de faire les miennes... et je ne sais vraiment pas fumer des cigarettes faites soit à la mécanique soit par des doigts autres que les miens !...

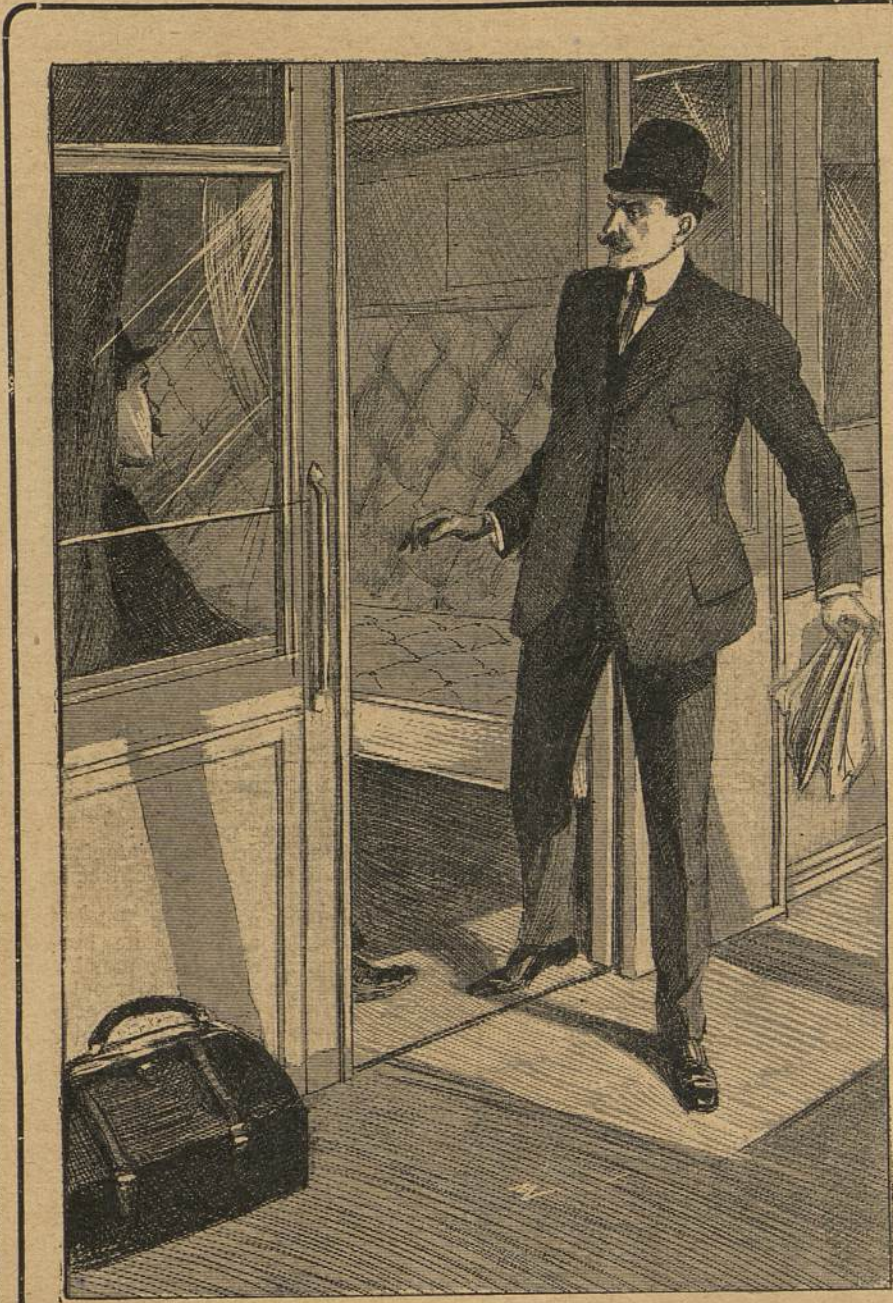
Je vis à cet instant passer sur la figure de mon voisin une sorte de grimace de contrariété.

Le doute qui m'avait envahi se changea aussitôt en certitude...

Je vis clairement que cet homme qui avait essayé d'engager la conversation dès le départ du train... qui se montrait pour moi d'une telle amabilité, avait un plan, et en poursuivait l'exécution...

Je voulus en avoir la preuve. Aussitôt, rattrapant ma déclaration concernant les cigarettes que j'avais l'habitude de fumer avant qu'il eût le temps de refermer son étui, j'avançai la main :

— Cependant — lui dis-je — ces cigarettes que vous m'offrez m'ont l'air tellement engageant, et vous me les offrez avec une telle bonne grâce, que je vais



○ D'un bond je fus hors du compartiment et lui criai: au revoir, monsieur, ○
○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ et veuillez m'excuser ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○

— Merci ! — dit Martin-Numa — Eh bien, demain soir, vous recevrez un coup de poignard !...

Martin-Numa me laissa sur cette agréable promesse, ne me dit plus rien et me quitta...

Le lendemain matin, je recevais un petit bleu contenant ceci :

« Mon cher ami, venez mourir ce soir, à la Villa. Comme d'habitude !... »

Comme d'habitude, je pris le train à la gare de Lyon, et me rendis à la villa de notre ami où l'on avait l'amabilité de me réserver une chambre.

Je devais y arriver seulement comme la nuit tombait.

Martin-Numa m'avait bien recommandé de ne prendre que le train partant de Paris à six heures passées.

Cela m'était assez commode d'ailleurs.

J'avais eu le temps de passer au Jour-

vais jusqu'à Fontainebleau... me voilà rassuré !...

Il prit place dans un coin, presque en face de moi, sortit de sa poche des journaux, les installa à côté de lui et se disposa à lire.

De mon côté, j'en fis autant.

Le train partit.

Mon voisin me demanda alors d'un ton très poli :

— Est-ce que la fumée ne vous dérange pas, Monsieur ?

— Je me mis à sourire :

— C'est une question que l'on pose aux femmes — lui dis-je — mais ma moustache devait m'en préserver...

— Je vous demande pardon...

— Non seulement la fumée ne m'incommode pas, mais je suis moi-même grand fumeur !...

— Tout va pour le mieux, Monsieur,

nous sommes seuls dans notre compar-



DE LA POLICE à Paris et dans la Banlieue

UNE AUTO DANS UNE BOUTIQUE. — Un camion automobile passait rue du Caire, quand une voiture de laitier lui barra la route. Vouloir éviter une collision, le chauffeur fit une embardée. Son camion, escaladant le trottoir, alla défoncer la devanture de M. Desruelle, marchand de vins.

Un passant, M. Gros, employé, 20, rue du Rouvray, fut heurté par la lourde machine et blessé à la tête.



UN MALFAITEUR TIRE SUR DES GENDARMES. — Surpris la nuit par deux gendarmes en tournée sur le quai du Loing, à emballer dans une corbeille de nombreux objets de bonneterie dérobés chez un marchand de Champigny, un nommé Pierre Dory a pu prendre la fuite. Mais reconnu le lendemain par les gendarmes qui allaient procéder à son arrestation, le cambrioleur tira son revolver et fit feu sur un des gendarmes qui venait de se mettre à sa poursuite. Le gendarme fut atteint au bras, mais put maîtriser quand même son meurtrier qui fut conduit au poste.

MORET (SEINE-ET-MARNE.)



UN SATYRE SUR UNE ROUTE. — Mme Dodu, femme du directeur de la fanfare de Nanterre-les-Meaux, revenant d'accompagner son mari à une répétition en compagnie de son petit garçon âgé de 10 ans lorsqu'à la croix de Nanterre un individu surgi d'un fossé se jeta sur elle, la terrassa, la mordit cruellement au visage et tenta d'abuser d'elle, mais aux cris poussés par l'enfant, des habitants du hameau des Saint-Pères accoururent et mirent l'odieuse personnage en fuite.

MEAUX.



ATTAQUÉ DANS LE BOIS DE VINCENNES. — M. Ernest Samson, élève officier d'administration à Vincennes s'en revenait vers minuit à bicyclette dans le bois, lorsqu'il fut renversé par trois individus qui le rouèrent de coups, le blessant d'un coup de couteau dans le dos et s'enfuirent avec la bicyclette en abandonnant le malheureux dans un état grave.

VINCENNES.

CONTREMAÎTRE ET OUVRIER. — Un drame sanglant s'est déroulé rue du Capitaine-Ménard, à Javel. Un ouvrier, Jacques Giodat, âgé de 29 ans, ancien employé aux docks de la Société de combustibles, a tiré deux coups de revolver sur son contremaître, Charles Gilliez, âgé de 41 ans, qu'il accusa d'être l'auteur de son renvoi.

Atteint à l'oreille droite et à la cuisse, Gilliez a été transporté à l'hôpital Boucicaut. Le meurtrier a été arrêté.

PARIS.



UNE FEMME JETÉE PAR LA FENÊTRE. — Rentrant ivre à son domicile, rue Broca, un mégissier, Aimé Philippon, accusa sa maîtresse, Mlle Rondeau de cacher un amant. Malgré les dénégations de la malheureuse il se rua sur elle et tenta de l'étrangler. Affolée, la pauvre fille courut à la fenêtre et cria « à l'assassin ». Le forcené furieux de cet appel la saisit alors à bras-le-corps et la lança dans le vide. On accourut de toutes parts et on releva la pauvre femme avec un bras et une jambe fracturés. Le mégissier est au dépôt.

PARIS.

passer outre... aller contre mon habitude, et vous en prendre une...

— Ah ! c'est très bien.
— Je gage qu'elle me fera tout autant de plaisir que si je l'avais roulée moi-même avec mon tabac habituel !...
— J'en serai très heureux !

Je pris donc dans le compartiment de l'élu à cigarettes que mon voisin me tendait, une des cigarettes en le remerciant. Je gardai un moment dans mes doigts cette cigarette en la roulant machinalement ainsi que tout bon fumeur fait avant d'allumer n'importe quelle cigarette faite par lui ou tirée toute préparée d'un paquet.

J'avais les yeux baissés. J'avais l'air de porter toute mon attention sur le travail de mes doigts, mais mon regard presque sous mes paupières ne quittait pas le porte-cigarettes de mon obligé voisin...

Et je vis ceci :
Ce n'est pas dans le compartiment du porte-cigarettes où j'avais puisé moi-même que le voyageur prit une cigarette pour lui, mais dans le compartiment voisin...

Ce geste qui, en somme, pouvait n'avoir aucune importance, semblait tout naturel, machinal, prit en cette circonstance, pour moi, un caractère d'une gravité exceptionnelle.

Cependant, j'eus l'air de ne m'apercevoir de rien, et je me disposai tout tranquillement à savourer la cigarette qui venait de m'être offerte...

Mon voisin mit à sa bouche sa cigarette et nous voilà tous les deux chacun de notre côté grattant une allumette et nous offrant du feu...

Je tirai de ma cigarette deux ou trois bouffées pour bien montrer que je l'allumais sans arrière-pensée... sans concevoir le moindre soupçon, et sans douter une seconde de la loyauté de la cigarette que je grillais...

Le goût du tabac me parut d'ailleurs absolument naturel...

Je ne suis pas exclusif en fait de produits de la régie.

Comme ils sont aussi mauvais les uns que les autres, et que la couleur du papier qui enveloppe les paquets, tout en faisant varier les prix de la marchandise, n'en différencie pas trop la qualité, laquelle est généralement exécrable... on peut fumer du Caporal, du Maryland ou du Levant sans y trouver grand changement !...

C'est comme pour les allumettes, qu'elles soient en cire, suédoises, ou qu'elles empruntent le nom du maître de l'Olympe, de Jupiter, elles ne s'allument pas mieux !...

Etant fumeur, tout le tabac m'était en somme assez habituel, et je ne remarquai pas, dans celui-ci un goût spécial...

D'ailleurs, au fond, je pouvais me tromper exagérer mes soupçons, et être plus prudent que Martin-Numa lui-même, en cette occasion...

Cet homme pouvait être simplement un voyageur, sans mauvaise intention, qui se plaisait à être obligé de cette façon...

Voulant cependant asseoir ma certitude, je me penchai en arrière et lançai une bouffée devant moi...

Puis, je revins en avant.

— Mon nez se trouva dans la fumée que je venais de faire, et j'aspirai assez longuement cette fumée, voulant ajouter au goût de ma langue, le contrôle de mon nez...

Mon nerf olfactif ne me révéla rien d'étrange.

La fumée sentait bien le tabac et uniquement le tabac...

Mais je ne voulus pas plus loin pousser l'expérience.

Il était probable que si cet homme m'avait donné une cigarette toute préparée, il devait y avoir à chaque bout de la cigarette, du tabac ordinaire de façon à ne pas éveiller les soupçons, à saturer le reste de la cigarette, et à ne répandre d'abord que l'odeur du tabac naturel...

Le piège se trouvait au milieu !...

Et je ne voulais pas aller plus loin que les quelques millimètres que je venais de griller !...

Au lieu d'aspirer la fumée, je fis comme les vieux fumeurs hollandais, ces merveilleux culottes de pipes... qui, contrairement à nos habitudes, repoussent la fumée au lieu de la tirer à eux... Je soufflai doucement dans ma cigarette de façon à faire tout de même de la fu-

mée, sans cependant que cette fumée vint dans ma bouche !...

J'avais soin également, tout en ayant l'air de céder au balancement du train, de ne pas me trouver, quand je respirais, dans les émanations de cette cigarette qui me semblait malgré tout mystérieuse...

En somme, de ne pas tomber dans le piège que je pressentais...

Cette manœuvre dura assez longtemps, si bien que nous approchions de Melun, quand ma cigarette, peu à peu, s'éteignit...

Je la gardai ainsi à ma lèvre...

— Ah ça — dis-je — où sommes-nous donc maintenant ?...

J'essayais de voir par la portière, à côté de moi.

Puis j'ajoutai :

— Nous ne devons pas être loin de Melun...

Et machinalement, je quittai mon coin comme pour aller me rendre compte du paysage, par les grandes vitres du couloir...

J'eus soin de dépasser le compartiment dans lequel nous nous trouvions...

Quand j'eus la certitude que mon voisin ne pouvait me voir, rapidement je tirai de ma lèvre, la cigarette que je glissai dans une de mes poches.

D'un geste aussi prompt, je pris dans un paquet tout prêt une autre cigarette toute faite, dont je coupai un petit bout de façon à lui donner la taille de celle que je mettais en réserve...

Je l'allumai.

Puis, revenant dans le couloir, je me mis à fumer consciencieusement cette nouvelle cigarette, en tous points semblable à celle qui m'avait été donnée...

— Nous approchons de Melun — dis-je en entrant dans le compartiment — je n'ai plus que quelques instants à demeurer en votre aimable compagnie, car je descends à la station suivante...

— A Bois-le-Roi

— Précisément !... Je garde de vous un souvenir agréable !...

Et, m'étant assis dans mon coin, je continuais tranquillement à fumer la cigarette, dont cette fois j'étais absolument sûr et sur l'honnêteté de laquelle je ne pouvais douter !...

Il me sembla que malgré la simplicité de mes gestes, et tout le naturel que je voulais leur donner, mon voisin me regardait avec inquiétude...

Je me posai cette question :

— Se doute-t-il de mon stratagème ?... ou bien, est-il inquiet sur l'efficacité de sa cigarette ?...

Le train entra en gare de Melun.

Je ne soufflai mot... Je ne bougeai pas... et je gardai au coin de mes lèvres, ma cigarette presque totalement consumée...

Je m'étais carré dans mon coin, semblant un peu affalé... et dans cette position que prennent les voyageurs qui commencent à s'endormir...

J'appuyai même ma tête sur ma main, ayant posé le coude au rebord du vasistas, comme si elle me pesait... et si je sentais des lourdeurs dans le cerveau...

— Je suis un mauvais compagnon dis-je à mon voisin qui ne perdait pas du regard le moindre de mes mouvements, le balancement monotone du chemin de fer me procure une sorte d'assoupissement invincible et il m'est arrivé plus d'une fois de laisser passer la gare où je devais descendre et de me réveiller aux cinq cents diables !...

— Dormez, cher Monsieur ! — s'écria le voyageur — Je suis là !... Et je vous réveillerai à Bois-le-Roi !...

— Hélas !... Je n'aurai pas le temps de faire un somme car nous n'avons plus que cinq minutes à rester ensemble, et les convenances m'engagent, bien que vous soyiez d'une amabilité rare, à ne pas vous faire jouer le rôle de veilleur...

Cependant, je m'affalai davantage... Mes paupières clignotèrent, mes bras s'allongèrent... et vraiment, j'eus l'air de commencer à dormir... !

Le voyageur guettait tous mes mouvements...

Malgré le clignotement de mes paupières qui semblaient alourdies, je pus voir sur ses traits, les marques de la plus grande satisfaction...

Evidemment, il croyait enfin atteindre son but !...

J'allais dormir, dépasser Bois-le-Roi. Cela certainement entraînait dans son plan mystérieux.

J'avoue que j'eus cette gaminerie de sembler y souscrire.

Je fis peu après le départ de Melun, comme si vraiment je dormais...

De Melun à Bois-le-Roi la distance était trop courte.

Il n'oserait rien tenter, ni étranglement, ni vol...

Je pouvais donc me donner en toute confiance cette petite comédie à moi-même.

Mon aimable compagnon ne bougeait plus lui-même, il se contentait de me surveiller, de m'observer...

Le train entra enfin en gare de Bois-le-Roi sans que j'aie fait le moindre mouvement dans mon coin.

Mais subitement je fis un bond, me réveillai tout à fait.

— Me voilà rendu ! — m'écriai-je en riant — Je m'endormais... Au revoir, Monsieur... Je vous remercie pardon pour mon somme et vous remercie bien de votre aimable compagnie et de votre excellente cigarette !... Me voilà réconcilié avec les cigarettes toutes faites !...

Je lui fis un beau salut. En reculant, je gagnai la porte du compartiment, franchis le couloir et, en deux bonds, me trouvai, alerte et guilleret, comme l'homme qui n'a jamais dormi, sur le quai de Bois-le-Roi !...

Le voyageur m'avait suivi jusqu'au couloir.

Il souriait, mais c'était, comme l'on dit, d'une expression quelque peu banale, mais assez typique, un sourire jaune !...

Il avait parfaitement conscience que je l'avais joué !...

Cependant, il se tint à la portière, me salua une dernière fois, et répondit gracieusement à mon dernier merci... à mon ultime « au revoir »...

Et, comme le train repartait, je vis, du bout du couloir, venir à lui un individu...

Dans le rayonnement d'un bec de gaz qui éclairait la gare, cet individu apparut en pleine lumière...

Je le vis bien... Et je reconnus la figure fripée et toute rasée, la bouche tordue, et les yeux torves, de l'homme qui se trouvait sur le siège de la voiture du commandant Remondin, ou qui accompagnait le Commandant quand il montait à cheval dans la forêt...

Et j'eus le temps, de voir les deux hommes commencer à parler dans ce couloir, tandis que le train s'élançait à toute vapeur vers Fontainebleau !...

CHAPITRE XXXI

LE DANGER DE FUMER.

Martin-Numa et Prosper m'attendaient à la gare de Bois-le-Roi.

La nuit était venue ; ils étaient habillés selon leur habitude, en peintres en villégiature et avaient jeté sur leurs épaules une grande pélerine vosgienne.

Pour nous rendre à la petite propriété de notre ami, il faut sortir de la gare de Bois-le-Roi, naturellement, et traverser le bout du village de Brolles.

La gare en effet dessert ces deux petites villes.

Bois-le-Roi se trouve à une distance d'un kilomètre à peu près de la gare, et Brolles s'étend du côté opposé, sur une longueur de route d'un kilomètre depuis la gare.

Quelques maisons, hôtels où viennent les parisiens l'été, bureau de poste, cabarets, villas, toutes délicieusement fleuries, perdues dans de grands arbres, entourent cette gare.

On traverse cette oasis de verdure, et l'on descend jusqu'à la Seine qui se trouve également à peine à un kilomètre de là.

Puis on suit le chemin de halage qui, après avoir passé au pied d'un hameau, arrive à la propriété de notre ami.

Chemin faisant, nous parlions de choses et d'autres, de pêche, de peinture, de blagues d'atelier.

Il était convenu avec le roi des DéTECTIVES que jamais en plein air, on ne prononcerait un mot des affaires spéciales qui le concernaient.

— Sous les arbres, disait-il, on parle d'arbres, parce que les feuilles ont des yeux, parce que les fourrés ont des oreilles.

« En pleine campagne on parle d'horizons, de fleurs, parce que chaque buisson a des yeux, parce que chaque repli de terrain a des oreilles, parce que la brise qui passe emporte les paroles et les transporte où il ne faut pas !... »

(Lire la suite au prochain numéro.)

LES BRISEURS DE CHAINES

Grand Roman Dramatique (suite)*

PAR JULES MARY

XI

LES NOCES DE LA FILLE AUX CHEVEUX D'OR (suite)*.

— On ne les retrouvera pas, vous verrez.

La bonne vieille n'osait pas dire qu'elle l'espérait. Les larmes de cet homme, qui adorait sa fille, lui faisaient mal. Coupable, il l'était, oui, mais surtout il avait été trompé. Entre ces deux tendresses égales, celle du père, celle de la mère, la situation de Sabine était terrible. Insoluble problème de ces drames du cœur. Quelle qu'eût été la volonté de l'enfant, qu'elle se fût enfuie avec Henriette, qu'elle eût voulu rester avec son père, sa résolution créait un désespoir.

Elle les aimait autant qu'elle en était aimée.

Des semaines s'écoulèrent. De temps en temps un mot bref de Cassoulet à Diane :

« Rien encore, rien toujours... Il est évident que ce n'est pas loin de Chamarande que nous tomberons sur la piste, mais près de Chamarande, près de la mère Blanche-et-Rose... Je ferai signe à tous mes hommes-de-se concentrer autour du village... et si, avant un mois, nous n'avons rien, il faudra y renoncer... »

Cassoulet avait réfléchi en effet qu'Henriette finirait par donner de ses nouvelles à la bonne tante. Avant de partir, les deux femmes avaient dû s'entendre, convenir d'un moyen de correspondre, car pour Cassoulet l'enlèvement avait eu la vieille pour complice...

En la surveillant, il arriverait donc à la vérité.

Diane en avait pris son parti. Henriette disparue, avec Sabine, mieux valait qu'elle n'en entendît plus parler. Elle restait libre, dominant Claude de sa volonté, n'ayant pas à redouter auprès d'elle l'influence bienfaisante de l'enfant !

Elle avait fini même par n'y plus penser, lorsqu'elle reçut un avis de Cassoulet qui lui disait simplement :

« Nous brûlons ! »

C'était au tour de Blanche-et-Rose de ne pouvoir plus faire un pas sans être surveillée.

Hors de la villa, les agents la filaient. Dans la villa, les yeux noirs et durs de Céleste ne la perdaient pas de vue. Mais elle était fine, la bonne vieille.

Elle se gardait de son mieux. Cependant, pourrait-elle lutter longtemps ?

Céleste l'avait vue, un jour, se diriger vers Etampes. Elle l'avait suivie. La bonne vieille, d'un pas lent et lourd, était entrée à la poste.

Là, sans doute, l'attendait une lettre, bureau restant.

Une lettre d'Henriette ! on ne pouvait en douter.

Elle sortit en cachant quelque chose dans son corsage... reprit le chemin de Chamarande... mais impatiente de savoir ce qu'étaient devenues la mère et la fille, elle s'assura, en route, qu'on ne la voyait pas, s'assit sur le revers d'un fossé, tira la lettre, l'ouvrit et la lut...

De loin, Céleste vit tout cela... Elle va jeter la lettre après l'avoir déchirée... murmura-t-elle.

La mégère se trompait. Blanche-et-Rose plia le papier soigneusement et l'emporta. Même l'enveloppe avait disparu.

Elle se défilait. Mais Céleste n'était pas femme à reculer devant une audace.

Elle fit un détour, rentra la première à la villa, attendit la bonne vieille. Blanche-et-Rose remonta chez elle. L'oreille collée contre la porte de la chambre, Céleste l'entendit qui ouvrait un tiroir, le refermait.

Puis, après un silence :
— Je vous offrais de les tuer... c'était plus simple... mais ce que vous faites là, sans respect, c'est la même chose... avec moi, elles n'auraient pas souffert. Avec

minutes pendant lesquelles Blanche-et-Rose descendait avec Claude au jardin, elle ouvrit la serrure avec une fausse clef, s'empara de la lettre.

Henriette était toujours au Havre. Inconnue de tous, vivant sous un faux nom, elle s'était procuré de l'ouvrage gagnant deux ou trois francs par jour et elle était heureuse, près de sa fille.

« Heureuse, disait-elle, je le serais complètement, bonne grand-mère, si je n'avais deux pensées qui restent en moi sans que je puisse les chasser : celle de mon enfant, qui tout en me chérissant souffre d'être séparée de son père... Celle de me venger un jour de la femme de qui vient tout le mal... Mais c'est à ma fille, à ma Sabine que je rêve... Elle a beau me sourire, je devine que les larmes ne sont pas loin de ses yeux... Elle a beau ne jamais m'interroger, ne jamais me parler de son père, je devine que les questions se pressent sur ses lèvres et que si elle ne me les adresse pas, c'est qu'elle redoute de me causer quelque chagrin... Parfois j'ai envie de lui dire :

« Veux-tu retourner près de ton père ? »

« Mais elle refuserait... tout en le désirant peut-être... Vraiment, c'est abominable, cela, vois-tu, grand-mère... »

« Et pourtant, malgré tout, de la voir auprès de moi, je suis heureuse... »

Henriette donnait son adresse ; c'était cela qui intéressait Céleste. Le reste, elle le parcourut à peine. Elle remit la lettre dans le tiroir qu'elle referma.

Un quart d'heure après, Diane était renseignée.

— Gardez-moi le secret, fit-elle, je puis compter sur vous ?
— Comme sur vous-même.
— Vous y trouverez votre intérêt !
Une prime était promise à qui découvrirait la retraite d'Henriette. Je double la somme. Prenez !

Et elle lui tendit une liasse de billets de banque.

Le lendemain, Cassoulet arrivait, mandé par Diane à la villa.

Elle lui montra une carte :
— Voici où se cache votre gibier, dit-elle.

Déjà Cassoulet, par sa sœur, était au courant.

Il releva son museau de fouine vers la fille aux cheveux d'or.

— A présent, j'attends vos ordres...
— Mes ordres, les voici : à Claude pas un mot... je veux qu'il ignore ce que sont devenues Henriette et sa fille.

— Il l'ignorera.
— Tant qu'elles seront en France, un hasard peut lui livrer ce secret... Il ramènera sa fille auprès de lui... Il l'aime trop... Je ne viendrais plus qu'en second... Je ne veux pas de rivale... tu comprends ?

— Expliquez-vous jusqu'au bout...
Et comme elle hésitait, il voulut l'aider :

— Faut-il les supprimer !... tout à fait ?... Elles sont si près de la mer qu'en les poussant un peu... Un accident est si vite arrivé !

— Les tuer ?... non... mais les éloigner... les éloigner pour toujours, sans espoir de revoir jamais la France... les envoyer à des milliers de lieues d'ici...
Cassoulet se frappa le front. Il eut un rire sec, cruel.

— Bête que je suis... je ne comprenais pas... Vous voulez les envoyer dans la colonie de votre père... à la Nouvelle-Algérie ?

— Il y a un convoi d'émigrants dans trois jours...
— Eh bien, foi de Cassoulet, dans trois jours, de gré ou de force, elles seront sur le bateau... et vous n'en entendrez plus parler...
Puis, après un silence :

— Je vous offrais de les tuer... c'était plus simple... mais ce que vous faites là, sans respect, c'est la même chose... avec moi, elles n'auraient pas souffert. Avec

vous... et là-bas, au bout du monde, le diable seul sait ce qui les attend.

XII

LES BRISEURS DE CHAINES.

Sur la goélette qui les avait recueillis, les sauvant, mais les rejetant en esclavage, avant la condamnation qui allait pour toujours les séparer, les trois forçats avaient échangé un serment.

— Si loin que nous soyons l'un de l'autre, il faut qu'une même pensée nous relie dans un même but que nous atteindrons à la même date, quoi qu'il arrive... Dans un an, à partir d'aujourd'hui, jour pour jour, il faut que nous soyons hors du bague ou nous serons morts !...

Ils avaient juré. C'était Rodolphe qui parlait.

— Ce que nous n'avons pu exécuter ensemble, nous le ferons séparément. Dans un an, jour pour jour, le 20 août, que chacun de nous aille frapper, dans nos montagnes, au château de la Falotière.

— Nous serons au rendez-vous... La voix de Rodolphe était devenue plus basse, plus tremblante :

— Dans un an, jour pour jour, ceux d'entre nous qui ne seront pas venus demander l'hospitalité au château...
— C'est qu'ils seront morts...
— Le dernier accomplira son devoir...
A Cayenne, jugés, condamnés à la cellule et aux fers, on les avait séparés.

Ils s'y attendaient. Leurs adieux furent touchants. Sur les rudes et farouches figures des forçats qui les virent, des larmes roulèrent.

Montaubry restait à l'île Royale. Rodolphe, marquis de Fourvières, fut envoyé à soixante lieues de là, dans le pénitencier de Saint-Laurent-du-Maroni.

Henri Devalaine fut interné à l'île Saint-Joseph.

Ils furent condamnés à six mois de cellule, les fers aux pieds.

Mais les six mois passèrent. L'espérance, du fond des ténèbres douloureuses, luisait toujours, luisait quand même.

Il leur restait six mois, selon leur serment, pour s'évader.

Pour s'évader ou pour mourir. Car les forces ont des limites, chez les plus robustes même.

Et ils étaient à bout de forces. Chacun des trois, de son bague, guetta dès lors l'occasion suprême.

Elle s'offrit, la première, à Montaubry. Et Montaubry songea qu'il serait peut-être possible d'en faire profiter Devalaine ; celui-ci était à l'île Saint-Joseph, qui n'est séparée de l'île Royale que par un bras de mer pas plus large qu'un vaste canal. Entre les deux îles, les communications sont fréquentes par corvées de forçats. Nous avons raconté déjà comment ceux-ci correspondent. Voici donc ce qui arriva :

Dans la sieste de midi, un jour, alors que Montaubry rêvait, les yeux fermés, à quelque tentative de désespoir, un homme vint se coucher près de lui.

C'était un Breton nommé Kervan, depuis deux ans au bague. On le croyait à demi-idiot. Il disait ne savoir que quelques mots de français, en profitait pour rester toujours silencieux. Doux, d'une force de bête sauvage, il accomplissait sans mot dire et en se jouant les plus rudes besognes. Il avait été condamné pour avoir tué sa femme dans un accès de jalousie. Il semblait depuis longtemps avoir pris Montaubry en affection, profitait de toutes les occasions pour se rapprocher de lui, souriait à sa vue, essayait même parfois de se substituer à lui dans les travaux trop durs. Depuis deux ans à l'île Royale, Kervan n'avait jamais tenté de s'évader et n'avait jamais encouru même une réprimande.

Il venait de s'étendre le long de Montaubry ; celui-ci n'ouvrit pas les yeux ; Kervan colla sa bouche contre l'oreille du dormeur. Et, comme un souffle :

— Tu rêves ?



DE LA POLICE dans le NORD et dans l'EST

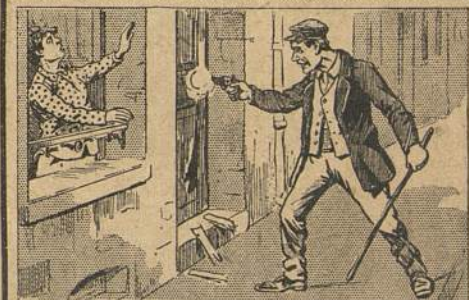
LA REINE DES APACHES A-T-ELLE TUÉ SON HOMME ? — Une fille Marie Dietrich surnommée « la reine des apaches », 77, rue Clodion après avoir lardé de coups de couteau son amant Albert Blossé, s'est mise à sa fenêtre en hurlant : « Mon homme est mort, au secours ». Les voisins sont venus affirmer que c'est au cours d'une discussion que les amants en sont venus aux mains. La fille Dietrich se défend de l'avoir frappé. NANCY.



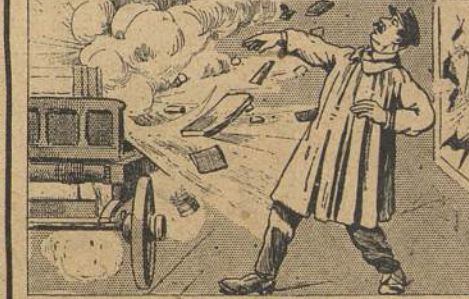
EXPLOITS D'IVROGNES. — Trois ouvriers ivres, Demeurichy, Bolembergh, Saclens, pensionnaires d'un cabaret de la rue Emile-Zola, rentrant vers 2 heures du matin brisèrent les carreaux de leur auberge et passèrent par la fenêtre. Une fois dans la place ils se mirent à briser les tables et les chaises et allèrent se coucher. Mais quelques heures après ne pouvant dormir, ils se relevèrent et allèrent arracher la rampe de l'escalier. Cela ne fit pas l'affaire de l'aubergiste qui leur reprocha leur conduite, l'un d'eux, Saclens revenu à de meilleurs sentiments l'approuva. Les deux autres prirent mal la chose et voulurent corriger leur camarade. Celui-ci se voyant en danger s'empara d'une hache et en asséna un violent coup sur la tête du sieur Bolembergh qui s'empara à son tour d'une autre hache et menaça son agresseur. Une tuerie allait avoir lieu lorsque la police prévenue, arriva et mit tout le monde en état d'arrestation. LENS.



AGENT DE POLICE BLESSÉ. — Passant vers une heure et demie dans la rue de Gand, un agent de police, M. Verkamp, entra dans un estaminet resté ouvert malgré l'heure tardive pour dresser contravention. Mais un camionneur, Henri Vanmark qui se trouvait à l'arrière et se jeta sur lui pour le mettre à la porte. Surpris, le malheureux agent tomba à terre et se fractura le bras droit. Son agresseur a été arrêté. TOURCOING.



DRAME CONJUGAL. — Voulant punir sa femme infidèle, Clotilde Domez, née Vistricot, qui a quitté le domicile conjugal pour aller vivre en compagnie d'un sieur Savary avec lequel il échangeait journellement des coups, un ouvrier d'Anzin, Vistricot, la sachant seule d'arme d'un revolver et d'une barre de fer puis après avoir enfoncé la porte tira sur l'épouse coupable un coup de revolver, qui ne l'atteignit pas. Mais aux cris de cette dernière des voisins accoururent qui mirent en fuite le mari. Celui-ci a été arrêté et déféré au parquet. ANZIN.



QUATRE CAISSES DE PÉTARDS FONT EXPLOSION. — Un camionneur, Henri, allait livrer 4 caisses de pétards à un marchand de jouets de la rue Saint-Dizier, lorsque arrivé rue des Quatre-Églises une violente explosion se produisit anéantissant toute la marchandise et faisant voler en éclats tous les carreaux des maisons voisines. Le premier moment de stupeur passé on aperçut le camionneur horriblement défiguré, le corps mutilé gisant sur le trottoir. Deux passants, un homme et une femme, furent blessés aux mains et au visage, seul le cheval par le plus grand des hasards a été épargné par l'explosion. Les dégâts sont évalués à 30 000 francs. NANCY.

* Voir l'ŒIL de la Police n° 19.



DE LA POLICE de LYON à MARSEILLE ET AUX ALENTOURS

ACTE DE COURAGE D'UN ENFANT. — Le jeune Jean Vandrey, fils du receveur de l'enregistrement de Genlis, âgé de 11 ans, a sauvé au péril de sa vie un de ses petits camarades, Ravot, qui était tombé dans la Norge, et allait se noyer. C'est le troisième sauvetage accompli par ce courageux petit garçon. GENLIS (COTE-D'OR).



SAUVAGE ASSASSIN. — Un ouvrier tourneur, Fernand Jacques Wach, déjà divorcé, a tué sa maîtresse, une demoiselle Agnès Perrache dans des circonstances atroces. Voulu se remarier et se débarrasser de celle-ci, il l'attira au-dessus d'une tranchée où passe le chemin de fer des Mines de la Beraudière et là il essaya de la précipiter dans le vide. Mais la jeune femme cramponnée désespérément à la balustrade du pont résista à ses tentatives. Alors armé d'un gourdin, le misérable la frappa féroce sur les mains jusqu'à ce que vaincue par la douleur et la fatigue, sa victime lâcha enfin prise et alla s'écraser sur la voie. Son coup fait, l'assassin a pris la fuite. On croit qu'il a agi à l'instigation de son ancienne femme avec qui il voulait reprendre la vie commune. SAINT-ETIENNE.



CHUTE MORTELLE D'UNE BERGÈRE. — Une jeune bergère, Marie, âgée de 15 ans, d'Orpierre, dans les Hautes-Alpes, qui gardait ses moutons dans un endroit très élevé et très sauvage, dit les Gorges de Bagnols, s'étant imprudemment approchée d'un précipice a fait une chute d'environ 40 mètres. La mort a été instantanée. HAUTES-ALPES.

UN PÈRE DÉNATURÉ. — Un charbonnier, Henri Marère, 44 ans, travaillant dans les bois d'Alleray, étant de pris de boisson, s'est rendu vers trois heures du matin, armé d'un revolver dans les bois du Pont où son fils âgé de 24 ans, était occupé à l'abatage d'une futaie. Le surprénant en plein sommeil, il entra dans sa hutte et à bout portant tira sur lui deux coups de revolver qui l'atteignirent au bras et au poignet. Le père meurtrier a été arrêté. SEMUR (COTE-D'OR).



HAPPÉ PAR UNE COURROIE. — Un manoeuvre, Pierre Tronchon, dix-neuf ans, était occupé à placer une courroie sur une poulie de transmission dans les lavoirs à charbon du puits Châtelain, lorsque par suite d'un faux mouvement il fut saisi par la propre courroie qu'il venait d'installer et enlevé de terre. Le malheureux tournoya dans le vide et vint heurter les parois des bâtis. Et lorsqu'on parvint à arrêter la machine on constata que le malheureux était évanoui, avait les deux cuisses et le bras gauche fracturés et la face dans un état affreux. SAINT-ETIENNE.



BUCHERON ASSASSINÉ. — Un bûcheron, Nicolas Fan, a été attaqué dans la forêt des Maures par deux Italiens, les frères Efigio Salice qui après l'avoir assommé à coups de matraque l'ont atteint morellement de plusieurs coups de revolver. Les meurtriers sont en fuite. TOULON.

BANQUIER ASSASSINÉ. — Un banquier Barré qui avait eu maille à partir avec la justice et qui portait le nom d'emprunt de Raimbaud a été assassiné et dépecé en morceaux par sa bonne, une femme Laffond, née Gilles, âgée de 36 ans, à qui l'on croit des complices. GRASSE.

Entre les paupières glissa le rapide regard du forçat.

Il reconnut Kervan, devina une confiance.

— Oui... je rêve...
— A quoi ?
— Ne le devines-tu pas ?
— La liberté ?...

Sur les traits de Montaubry, empreints de fatigue, de maladie, de souffrance, passa soudain un frisson à ce simple mot de liberté...

La voix de Kervan se fit plus basse encore.

Il avait, lui aussi, fermé les yeux ; lui aussi semblait dormir.

— Je puis t'aider...
— Toi ?
— Moi.

— Je croyais que tu ne pensais pas à l'évader.

— Je n'ai jamais pensé qu'à cela.
— Tu as besoin d'un compagnon ?
— Non. Je puis partir seul.

— Et tu as songé à moi ?
— Le regrettes-tu ? Refuserais-tu ?

— Ecoute, nous sommes trois forçats qui avons fait le serment d'être libres ou de mourir... Et pour tenir notre serment, nous n'avons plus que six mois... J'accepte donc ; merci, Kervan...

Furtivement, ils se serrèrent la main. Le surveillant leur tournait le dos. Ils attendirent, silencieux. Le surveillant s'éloigna de quelques pas...

— Ton plan ?
— Simple, mais très dangereux.

— Ce sont ceux-là qui réussissent...
— Oui, et puis, la mort, c'est encore la liberté !...

— Dis, vite...

— Tous les soirs, à la brune, c'est moi, en qui tout le monde a confiance, qui baigne les deux chiens du garde-chef, dans le you-you amarré au quai...

— Je l'ai vu, plusieurs fois... Ah... si j'avais eu pareille chance !

— Tu l'auras.

— Comment ?

— J'ai dit au garde-chef que j'avais besoin d'un compagnon pour tenir les avirons dans le youyou, afin de veiller sur les requins, de mon côté... en lui disant cela, je pensais à toi...

— Brave garçon...

— Le garde-chef m'a répondu : « Prends qui tu veux... » Il tient à la vie et à la bonne santé de ses chiens plus qu'à la vie de deux forçats... Alors, depuis ce temps-là, nous sommes deux dans le youyou, deux, mais mon compagnon n'est jamais le même, à cause des soupçons qu'on aurait...

— Tu as raison. De telle sorte ?...
— De telle sorte que le jour où tu viendras, toi, nous fuirons...

— Ils nous tueront à coups de fusil...
— Ils peuvent nous manquer aussi.

— Ils lanceront toutes leurs barques à nos trousses.

— Si la nuit vient assez vite, nous leur échapperons dans les rochers et dans les récifs qui bordent la côte... Nous aurons toute la nuit pour nous... et la ressource de mourir, si nous échouons...

— C'est dit...

— Quel jour choisis-tu ?

Montaubry resta longtemps sans répondre.

Il pensait à Devalaine, si près de là... si près et si loin !...

— Le youyou pourrait-il contenir trois personnes ?

— Oui, mais pas une de plus... tu penses à l'un de tes amis ?...

— Qui est là... à l'île Saint-Joseph...
— Impossible.

— Permets-moi du moins de l'avertir...
— A quoi bon ?

— Laissons-lui une chance...
— Par affection pour toi, je veux bien, car ton ami, je ne le connais pas...

— Si nous réussissons, que ferais-je pour te prouver ma reconnaissance ?...

— Garde-moi plus tard ton amitié... je ne te demande rien de plus...

La sieste était finie.

Un coup de sifflet, en les renvoyant aux chantiers, interrompit leur entretien, mais ils s'étaient dit tout ce qu'il leur était nécessaire de savoir. Désormais, d'un signe, ils pourraient se comprendre.

Quelques jours après, Montaubry réussit à faire passer une lettre à Devalaine. Dans cette lettre, il lui disait :

« Je puis m'évader dans un canot, le jour que je voudrai, à une heure voisine de la nuit... J'aurai un compagnon, mais le canot peut contenir trois personnes... Si la chance ne nous est pas contraire,

je l'attendrai, vers dix heures du soir, derrière les récifs qui bordent la Roche-à-la-Chaine... Peux-tu venir m'y rejoindre à cette heure ?... Choisis toi-même ton jour et fais-le moi savoir... »

Quinze jours sans réponse...

Kervan le regardait avec des yeux pleins d'inquiétude... Un hasard pouvait leur faire perdre cette chance de salut...

Il fallait partir avec ou sans Devalaine, mais partir tout de suite.

Montaubry allait s'y résoudre, malgré son angoisse, lorsque le seizième jour, un forçat, sur le quai, laissa tomber près de lui un morceau d'écorce de palétuvier. En même temps, le chapeau de paille de Montaubry, comme enlevé par une rafale, tombait. Montaubry ramassa du même coup son chapeau et l'écorce.

Celle-ci avait été creusée dans son épaisseur. Elle renfermait un billet de Devalaine :

« Je serai sur la Roche-à-la-Chaine mardi prochain, à dix heures de la nuit... Sinon, je serai mort... »

Le même forçat put remporter le lendemain, à l'île Saint-Joseph, la réponse de Montaubry :

« Je serai, mardi prochain, à dix heures de la nuit, à la Roche-à-la-Chaine... Sinon, je serai mort... »

Lacanisme vraiment tragique pour qui conque se rend compte du désespoir de ces hommes...

On était au mercredi.

Il fallait encore attendre six jours.

Sans doute Devalaine avait eu besoin de tout ce temps pour préparer son évadement de son côté.

Kervan et Montaubry attendirent.

Durant le reste de la semaine Devalaine ne donna plus signe de vie. Parfois, le regard fixé anxieusement sur l'île Saint-Joseph, Montaubry se demandait :

— Que pense-t-il ? Que fait-il ? Comment va-t-il s'y prendre ?

Le dimanche arriva.

Et ce dimanche, vers midi, une nouvelle, comme un coup de foudre, se répandit dans le bagne, à l'île Royale, à l'île Saint-Joseph, à Cayenne...

Une évadement !

Tout fut en rumeur : gardiens, soldats, mouchards, tous couraient prendre leur poste aux rivages ; le fusil ou le revolver à la main ils scrutaient les anfractuosités des rochers, interrogeaient l'horizon de la mer, essayant de découvrir l'évadé.

Et bientôt, parmi tous ces transportés, un nom roula, de bouche en bouche, le nom de l'homme qui, en plein jour, en plein midi, avec une audace inouïe, venait de prendre la fuite :

Cet homme, c'était Devalaine...

Lorsque ce nom fut prononcé devant eux, Kervan et Montaubry se regardèrent et pâlirent.

Ils ne comprenaient plus.

Que s'était-il donc passé ? Quel hasard impitoyable était venu encore une fois, se jeter comme un obstacle au travers de leurs projets ?

Devalaine avait indiqué lui-même la date du mardi.

Pourquoi, maintenant, devançait-il l'heure de trois jours ?

Que faire ? Devaient-ils partir, eux autres, le soir, pour se trouver à dix heures au rocher du rendez-vous ? Mais était-il possible que Devalaine s'y fût caché, en plein jour ? Non... alors, quoi ?

Leur anxiété était terrible.

Kervan s'approcha et sans s'arrêter, en passant, murmura :

— Je suis prêt, je ferai ce que tu voudras...

Mais Montaubry ne savait quelle résolution prendre...

Devalaine avait fixé le mardi, à dix heures...

En se pressant trop, ne risquait-on pas de tout perdre, une fois de plus ?

Montaubry sentait que de sa résolution allait dépendre la liberté de trois hommes et vraiment, durant cette après-midi, il souffrit une torture atroce.

Jusqu'au soir, on chercha l'évadé : canots, goélettes, chaloupes à vapeur, on lança tout ce qu'on put à sa poursuite.

Mais on allait au hasard. On ne vit rien. Il n'y eut pas un indice.

Devalaine semblait s'être évanoui brusquement.

A midi, au moment de la sieste, il n'avait pas répondu, après la corvée, à l'appel de son nom. Il n'était pas en cellule. Il n'était pas à l'hôpital. On l'avait vu, depuis le matin, travaillant comme les autres, avec les autres. Et

soudain, il venait de disparaître, comme rentré sous terre.

Un bruit courut, sur le tard.

— Il s'est noyé ! Il aura voulu en finir... Les requins l'ont pris.

Mais ce n'était qu'un bruit. Personne ne pouvait donner de renseignements.

Que s'était-il passé à l'île Saint-Joseph ?

Trois jours auparavant, un bateau venant de l'établissement pénitentier du Maroni, avait accosté le quai de Saint-Joseph avec un chargement de pièces de bois destinées à des travaux de l'intérieur et à la reconstruction d'une caserne. A ce moment-là, Devalaine avait reçu la lettre de Montaubry lui donnant rendez-vous à la Roche-à-la-Chaine.

Son parti fut pris sur-le-champ.

Il connaissait son personnel de forçats, ses sombres compagnons, et savait depuis longtemps sur lesquels d'entre eux il pouvait compter.

Il annonça une nuit :

— Je vais essayer de m'évader.

— Personne n'en fut surpris.

L'évasion, n'était-ce pas dans la pensée de tous, la pensée qui les suivait dans leurs travaux pénibles, la pensée qui leur revenait la nuit, qui les pourchassait comme un cauchemar ?

La fraternité du bagne est si grande qu'il suffit qu'un condamné dise : « Je vais m'évader ! » pour que tous les forçats lui viennent en aide afin de lui faire accomplir son projet.

Ils se contentèrent de répondre :

— C'est bon.

Le pacte était conclu. Tous travaillèrent pour un seul. Il en a toujours été et il en est encore ainsi au bagne.

Le lendemain, à l'aube, une corvée s'occupa de débarquer le voilier et d'emporter sur le quai tout le matériel de construction.

Ce que les surveillants ne virent pas, ce qu'ils ne pouvaient voir, c'est que, au ras du quai, les pièces de bois furent empilées de telle sorte qu'un grand vide, accessible à un homme, y restait ménagé.

Le vide fut invisible, car deux pièces de bois, avec des amas de planches, en bouchaient l'entrée. Il suffisait de les déplacer, ce qui était facile, pour que l'entrée redevenît libre. Lorsque la corvée eut fini sa besogne, on la rallia et les forçats remontèrent, sur deux rangs, vers l'intérieur.

A l'appel, un homme manqua :

Devalaine...

Les forçats sont trop habiles à dissimuler pour ne pas être de profonds et admirables comédiens. Il n'y eut personne de plus surpris de cette disparition que ceux qui justement avaient été les compagnons de corvée de Devalaine ce jour-là.

Il était inutile de les interroger.

L'alarme fut donnée. L'île fut parcourue, battue, fouillée dans tous les sens. Les canots filèrent à force de rames.

Le soir, la conviction fut absolue :

L'homme avait voulu échapper au bagne, non plus cette fois en s'évadant, mais en se donnant la mort.

La mer le roulait dans ses abîmes, si les requins ne l'avaient pas mangé.

Dans sa retraite, Devalaine entendit pendant toute cette fin de journée courir, aller et venir auprès de lui. Par une légère ouverture de deux troncs d'arbres, il voyait même souvent, ceux qui étaient autour.

On savait qu'ils ne diraient rien.

Il les entendait !

On était au dimanche. Le rendez-vous était pour le mardi. Il avait deux jours et deux nuits à rester caché dans son trou, dans la chaleur étouffante, presque sans air.

Heureusement, il avait de l'eau et des vivres.

Chacun des forçats avait pris sur sa ration pour lui constituer une réserve.

Il patienta.

Longues, mortelles, furent les heures d'attente.

Infinis, ces deux jours de fièvre et d'angoisse...

Un surveillant, causant avec le commandant de l'île, passa près de Devalaine à la tombée de la nuit.

— Il est mort... Cela n'est pas possible autrement.

Devalaine en eut un frisson de joie.

Puis au autre frisson, mais d'épouvante alors.

(Lire la suite au prochain numéro.)

UN COUP MANQUÉ (suite et fin.)

III

Le lendemain matin, dès la première heure, Joseph balayait avec soin le corridor sur lequel donnait la porte de l'appartement de M. Darlington.

Vers dix heures, il appela le gérant d'un coup de téléphone.

Celui-ci le rejoignit en toute hâte. — Nous le tenons, cette fois-ci ! s'écria Pinson. Venez.

Et glissant le passe-partout sans bruit dans la serrure, l'inspecteur, accompagné du gérant, fit irruption dans l'appartement.

Darlington était accroupi, sur le tapis, et tenait en main les bijoux de Mlle de Nyon. — Il lui fut impossible de nier, mais il chercha à lutter.

Pinson bondit sur lui, et tous deux rouèrent à terre. Le policier parvint cependant à le maintenir, tandis que le gérant appelait du secours.

M. Darlington interrogé, dut bien finir par avouer qu'il était de connivence avec M. de Fontenailles, et celui-ci fut à son tour arrêté quelques jours plus tard.

— Eh bien ! s'écria Pinson, en rendant au gérant son tablier. Je vous l'avais dit que je pincerai le coupable. C'était un coup trop bien monté pour réussir !

(Tous droits de reproduction réservés.)

Désagréable surprise d'un Pacha

Stamboul n'a plus rien à envier à Paris. Un Pacha turc attaché à la cour de Ydliz en faisant visite à sa « hanum » (la femme préférée), s'aperçut qu'elle portait au doigt une bague qu'il ne lui avait pas achetée. A la demande du pacha, « hanum » répondit avec une coquetterie, que la bague était un cadeau de sa mère.

Le Pacha, pris de soupçons, se proposa de faire surveiller la femme : il sut alors que son « hanum » en faisant sa promenade quotidienne en voiture, à Péra, se faisait conduire dans une maison placée derrière Péra-Palace. Le pacha réussit même à se mettre à une fenêtre d'où il put voir sa « hanum » entrer dans la maison et en ressortir avec un certain empressement 2 heures après.

Le pacha comprit qu'il devait d'abord maîtriser sa fureur, il entra à son tour dans la maison, où il fut accueilli par une grosse dame qui parlait correctement le français et à laquelle il manifesta le désir de se rencontrer avec la belle femme qui venait de sortir.

— Très bien, Monsieur, dit la dame, dans trois jours votre désir sera satisfait, mais il faut que vous payez tout de suite une somme de 5 livres turques (115 francs de monnaie française).

En attendant le jour du rendez-vous, le pacha s'en alla chez un de ses amis à qui il raconta son infortune. L'ami proposa de l'accompagner au rendez-vous, et plusieurs agents secrets furent placés aux abords de la maison.

Le jour arrivé, les deux amis entrèrent dans la maison : soudain un cri retentit, c'est P « hanum » du pacha qui, en apercevant son mari, s'est évanouie. Le pacha se précipita vers sa femme, voulant la tuer. Déjà les agents étaient accourus. La maison fut fouillée et plusieurs couples furent découverts : mais quelle ne fut pas la stupefaction de l'ami du pacha en apercevant, entre les femmes surprises, sa propre « hanum ». Toutes, femmes et maîtresse de la maison, furent aussitôt appréhendées.

On saisit un album contenant les photographies des femmes habitées. Toutes les coupables purent ainsi être arrêtées. L'album fut confisqué et apporté au sultan lui-même, à Ydliz. Où sont maintenant les femmes arrêtées ? On dit qu'elles ont été jetées dans la mer, ligotées dans des sacs, comme le veut la coutume turque pour les ennemis et pour les femmes infidèles.



On saisit un album contenant les photographies des femmes habitées. Toutes les coupables purent ainsi être arrêtées. L'album fut confisqué et apporté au sultan lui-même, à Ydliz. Où sont maintenant les femmes arrêtées ? On dit qu'elles ont été jetées dans la mer, ligotées dans des sacs, comme le veut la coutume turque pour les ennemis et pour les femmes infidèles.

A propos de Jeanne Weber

L'Opinion de Lombroso

Un rédacteur du *Matin* étant allé interviewer le célèbre criminaliste Lombroso au sujet de Jeanne Weber dont il lui présentait la photographie, voici la curieuse réponse qui lui a été faite.

— Si réellement, cette photographie, a-t-il dit, reproduit exactement Jeanne Weber, il n'y a nul doute que nous nous trouvons en face d'un sujet anormal. Son crâne rond est microcéphale ; sa platiocéphalie (front aplati) et sa physiologie virile, confirment cette impression. Il s'agit d'une hystérique épileptique et crétinoïde. Probablement, Jeanne

Règlement général pour tous les Concours de L'Œil de la Police

1° Prennent part à nos concours tous les lecteurs et lectrices de ce journal. — 2° Aucune des solutions n'est rendue. — 3° En cas d'ex æquo, les noms des concurrents sont tirés au sort. — 4° Sont seuls publiés les noms sortis au sort. — 5° Il n'est tenu aucun compte des solutions qui arrivent après l'expiration du délai indiqué dans chaque concours.

doivent être adressées au nom de M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph, Paris. Nous prions instamment nos lecteurs de ne jamais mettre de timbres ni mandats dans les lettres qu'ils adressent à M. Lecocq. Ne pouvant, à notre grand regret, répondre individuellement aux demandes que ces lettres peuvent contenir, nous déclinons donc toute responsabilité à cet égard. Nous invitons nos lecteurs à ne jamais adresser de lettres

ou solutions recommandées au nom de M. Lecocq. Tous envois recommandés ou insuffisamment affranchis seront rigoureusement refusés. NOTA. — Les solutions des concours en plusieurs séries doivent être collées sur une même feuille de papier et adressées ensemble, lorsque les séries du même concours sont parues, à M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph, Paris. Toute réponse partielle pour ces concours serait éliminée d'office.

Toutes les solutions des concours de L'Œil de la Police

CONCOURS N° 6

LES PAPIERS DE TIMOLÉON NOUGADÈRE dit "Bec de Puce"

CONCOURS EN SIX SÉRIES

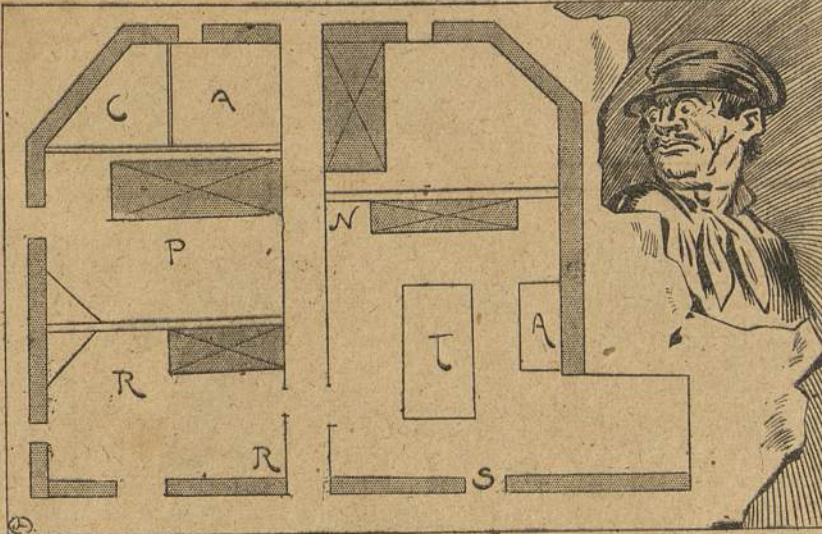
Au cours des dernières perquisitions opérées à Toulon, à la suite d'arrestations sensationnelles, un commissaire spécial découvrit les papiers dont nous commençons la publication aujourd'hui.

Ces papiers avaient appartenu à un certain Timoléon Nougadère, dit Bec-de-Puce, cambrioleur notoire et chef de bande redouté. Ils contenaient des indications précieuses pour le bandit mais étaient écrits en langage tellement mystérieux, que leur lecture en fut jugée indéchiffrable. Nous nous adressons à nos lecteurs pour leur demander de mettre à notre service leur sagacité habituelle et de nous aider à trouver le mot de l'énigme. Les papiers de Timoléon sont au nombre de six ; nous les publions en six séries. Les six réponses devront être envoyées ensemble à M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph, à la date que nous indiquerons avec la publication de la sixième et dernière série. Tout envoi partiel sera éliminé d'office. Il est indispensable de joindre aux solutions les six bons de concours, qui devront être détachés à la page 11 des numéros de L'Œil de la Police.

DEUXIÈME SÉRIE

Le plan de la villa.

Où se trouve cette villa ? En France, assurément. Réchiffrez un peu, amis lecteurs, les lettres qui servent à en désigner les pièces formeront le nom si vous vous y prenez adroitement.



LISTE DES PRIX

- 1er prix : 50 francs en espèces. 2e prix : Belle chaîne de montre, or contrôlé, pour homme. 3e et 4e prix : Jolie timbale, argent contrôlé. Du 5e au 10e prix : Très bonne jumelle. Du 11e au 20e prix : Élégant sac de dame, cuir fantaisie gris.

- Du 21e au 40e prix : Délicieux vide-poches, porcelaine de Copenhague. Du 41e au 60e prix : Superbe volume, chansons et monologues. Du 61e au 80e prix : Très joli rond de serviette métal argenté, sujet égyptien. Du 81e au 100e prix : Terre cuite décorée, sujet animalier. Du 101e au 120e prix : Bel étui à cigarettes métal nickelé uni. Du 121e au 150e prix : Cendrier artistique métal fantaisie décor art nouveau.

Weber est issue d'une famille de crétiens. Plus on examine sa physionomie et plus on s'en convainc. Voyez, plutôt, cette énorme distance entre les yeux camus et la largeur de ce visage !

— Croyez-vous qu'elle ait commis ses crimes dans un accès d'épilepsie ou d'hystérisme ?

Cela est probable. Cependant, il doit s'agir d'épilepsie larvée. En effet, Jeanne Weber sait bien ce qu'elle va faire et prend toutes les précautions qu'elle peut pour ne pas être découverte. Elle agit surtout sous la domination de l'alcool et cela explique comment elle peut, même pendant certaines périodes, vivre tranquillement avec un homme. Jeanne Weber est une perversité qui, sous l'influence de l'alcool, éprouve une jouissance érotique extraordinaire, en étrançant les enfants. Aucune autre explication ne pourrait être donnée de ses crimes.

« Je connais un cas analogue qui date d'une trentaine d'années. C'était un garçon de 15 ans, un certain Verger, fils de paysans crétiens et pellagres. Il remplit d'horreur toute l'Italie par ses actes de sadisme. J'en obtins une confession complète. Il déclara que, d'abord, il avait éprouvé un plaisir infini à tordre le cou aux volailles ; puis ce fut des victimes humaines qu'il lui fallut. Il s'attachait à des enfants, entre 6 et 7 ans, qu'il étranglait avec volupté. Lorsqu'il n'y parvenait pas de suite, il s'acharnait sur leurs corps allant jusqu'à avaler des morceaux de leur chair.

Il paraît que Jeanne Weber a fait quelque chose de semblable en mordant la langue du petit Poirot.

« Ce sont là des êtres malades qui ne manifestent une certaine adresse que dans l'accomplissement de leurs forfaits et sont parfaitement idiots dans les choses normales de la vie.

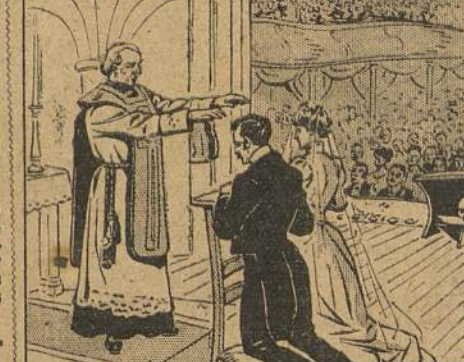
« Pour conclure, Jeanne Weber est un être amoral, une criminaloïde épileptique, de l'espèce la plus dangereuse qu'il faut absolument mettre hors d'état de nuire. »

Un mariage authentique sur la scène

A Castelmo, en Dalmatie, un mariage a été célébré dans des conditions vraiment singulières.

Un avocat sans argent et sans clientèle était tombé éperdument amoureux de la fille d'un riche habitant de la ville. La jeune personne répondait à sa tendresse, mais ses parents s'étaient montrés inflexibles, lorsqu'elle leur avait parlé de mariage.

Comme l'amour rend ingénieux, l'avocat eut une idée originale. Il était membre d'une Société d'amateurs qui



jouaient la comédie : celle qu'il aimait faisait également partie de la troupe. Il écrivit donc une pièce dont les deux héros, après avoir traversé une longue série de péripéties, étaient unis sur la scène.

Le soir de la première, la salle du théâtre était bondée de spectateurs. Les deux rôles principaux étaient naturellement joués par l'avocat et par la jeune fille, et la pièce fut triomphalement accueillie, car tout le monde savait que les deux acteurs revivaient sur la scène leurs propres impressions.

Au dénouement, le mariage prévu par l'action fut célébré publiquement : mais comme le comédien qui donna sa bénédiction était un vrai prêtre, la cérémonie était valable et les deux jeunes gens se trouvaient bel et bien mariés, ainsi que le déclara le régisseur, à la fin de la pièce.

Advertisement for 'LE LIVRE NATIONAL' collection. Features 'LE COLLIER SANGLANANT' by Paul Féval Fils. Price 85 centimes. Includes list of other books in the collection like 'L'empoisonneuse', 'Madame Sans-Gêne', etc.

Le public partit d'un éclat de son rire, et les parents de la jeune fille, désarmés par l'ingéniosité du procédé, accoururent, séance tenante, leur consentement.

École de Cambriolage

A Toulouse, dans une maison hospitalière de la rue du Canal, on vient de découvrir un véritable club de cambrioleurs, où les affiliés peuvent se livrer à des exercices physiques qui, tout en développant leurs muscles, les entraînent à l'escalade, à l'attraction, à toutes les finesses du métier de cambrioleur. Le club comprend des « maîtres », des « ouvriers » et des « apprentis ».

Les agents de la huitième brigade mobile des recherches ont commencé à mettre un terme aux exploits d'un certain nombre d'entre eux, qui gémissent actuellement dans les prisons de Toulouse et d'Albi.

La brigade a arrêté à Castres trois de ces malfaiteurs. Leur chef, un nommé Clovis Ronde, âgé de 27 ans, exploitait une maison mal fameuse. Ils sont fortement soupçonnés d'être les auteurs du vol de titres et de numéraire commis en mars à la minoterie Thomas et Cie, à Toulouse.

EN PROTÉGEANT UNE JEUNE FILLE

Vers minuit, une jeune fille de Moncontour ayant sollicité plusieurs jeunes gens avec qui elle se trouvait de compagnie de vouloir bien la ramener jusqu'à sa porte craignant d'être suivie par un inconnu qu'elle venait d'apercevoir dans l'ombre, les jeunes gens acquiescèrent à son désir. Lorsqu'arrivés à la porte de son habitation, l'un d'eux Henri Loristier peintre, 24 ans, aperçut l'individu signalé qui se dissimulait dans un coin. Il demanda qui était là ? Mais pour toute réponse il reçut de l'inconnu un terrible coup de couteau qui lui traversa la joue droite. Le meurtrier s'est enfui. COTES-DU-NORD.

UN FACTEUR NÉGLIGENT. — A la suite de plaintes adressées par les habitants de Sainte-Adresse, à la direction des postes de Rouen et signalant des pertes de correspondances, une enquête vient d'aboutir à la découverte, au domicile du facteur David d'un stock d'environ 4 à 500 lettres et plus divers que ce négligent fonctionnaire conservait depuis 3 mois, pour n'avoir pas à les distribuer. Détail curieux aucune de ces lettres n'a été ouverte.

Advertisement for 'VICTIMES DU SORT SI VOUS VOULEZ'. Promises success and triumph. Contact: MAGE MOONYS, 19, rue Massagran, Paris.

Advertisement for 'SAGE-FEMME' and 'RETARD'. Contact: BARLET, Rue Réaumur, 112. Renseign. gratuits.

Advertisement for '30 A 50 francs par semaine travail facile'. Contact: C. LA GAULOISE, Paris, 41, rue Condorcet, Villa H.

Advertisement for 'RETARD'. Contact: Z. LACROIX, Ph. BRUAY (7-4-6).

CONCOURS N° 3 (2e SÉRIE) ROMAN de Martin Numa. BON N° 3. Le mot supprimé est... Conserver ce bon pour l'envoyer rempli à la date que nous indiquerons.

Notre Grand Concours "LEQUEL DES TROIS" est clos. Voir instructions et détails n° 18. GRAND SUCCÈS — HATEZ-VOUS ! Nos lecteurs ont encore jusqu'au 13 juin pour nous envoyer leurs solutions.

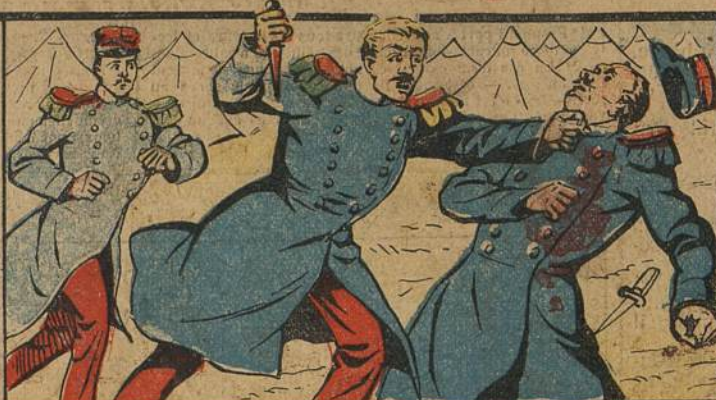
CONCOURS N° 6 LES PAPIERS DE TIMOLÉON NOUGADÈRE dit "Bec de Puce". BON N° 2. A détacher et envoyer en même temps que toutes les solutions.



RIXE MORTELLE ENTRE "JOYEUX"

Au camp de Servières, en Tunisie, au cours d'une querelle futile entre trois "joyeux", l'un d'eux a été frappé d'un coup de couteau qui lui trancha net la carotide, tandis qu'un autre était gravement blessé.

TUNISIE.



JEUX DE PRINCE. — Le prince héritier Georges de Grèce, très habile tireur, voulant montrer son adresse à son entourage, donna l'ordre à un soldat de se placer à quelque distance de lui, une cigarette aux lèvres et réussit deux fois de suite à lui enlever cette cigarette à coups de revolver, mais à la troisième reprise il tua net le malheureux soldat.

SERBIE.



ENFANT SATYRE ET ASSASSIN. — Un jeune garçon de 14 ans, Ernest Danichen, au cours d'un accès de sadisme fort rare à son âge, s'est jeté sur un enfant de 9 ans, Ernest Selmsen, qui jouait au ballon. Après lui avoir porté neuf coups de poignard, il a tenté de lui faire subir les pires outrages.

ALLEMAGNE.



TERRIBLE MÉPRISE. — A Porto-Allegro (Espagne), un conflit s'est produit entre les troupes espagnoles et portugaises. Par une nuit obscure, plusieurs contrebandiers surpris se battirent avec les soldats portugais. Un détachement espagnol croyant avoir affaire à des contrebandiers portugais ouvrit le feu. Les Portugais se trompant à leur tour firent de même. Il y a eu plusieurs soldats tués.

LA PEUR DU FOUET. — A la suite des récentes assises tenues à Cardiff, dans le pays de Galles, 14 hommes reconnus coupables de vols avec violence ont été condamnés à la peine du fouet. La police de Cardiff se déclare très satisfaite des résultats de ce châtiment corporel qui a mis fin à la terreur exercée par les malfaiteurs des rues de la grande ville industrielle.

ANGLETERRE.

TENTATIVE D'ÉVASION A LA BOMBE. — Des inconnus pour délivrer les prisonniers d'Ekaterinoslaw ont jeté une bombe contre le local de la garde à cheval de service. Un mur s'effondra et les détenus ont essayé de tuer la garde ayant ouvert le feu sur les assaillants et en ont tué dix. Un gardien de la prison a été blessé.

RUSSIE.



GREVE SANGLANTE. — Les détectives chargés de protéger contre les grévistes le haut personnel du Canadian Pacific ont, après les sommations d'usage, fait feu, à Owen Sound, contre des ouvriers qui attaquaient les employés à bord d'un vapeur. Ils ont blessé cinq hommes.

CANADA.



IL FUIT LES GENDARMES ET SE NOIE.

Un marinier, Auguste Kossignol, 25 ans, engagé à bord du Saint-Léger, surpris de nuit à pêcher à l'épervier par deux gendarmes de Mont-sur-Loing est tombé à l'eau après avoir fait un saut de 2 m. 50 et s'est noyé.

MONT-SUR-LOING.



UN SOLDAT FOU ET ASSASSIN. — Au camp de Stotsenburg, à Manille, un soldat du 1er régiment de cavalerie, Michael Beacham, dans un brusque accès de folie déchargé sur ses camarades plusieurs coups de sa carabine. Trois ont été tués et trois autres blessés dont un mortellement.

MANILLE.



REVOLTE DE PÉLERINS A TANGER. — Furieux d'avoir à subir une quarantaine à Matifou sur les ordres du conseil d'hygiène, des pèlerins qui arrivaient de la Mecque sur le vapeur Hollandais "Elena" se sont révoltés et ont empêché l'équipage de diriger le navire vers le lazaret d'Alger.

TANGER.



UN LYNCHAGE. — A Belleghem sur la frontière belge, un individu Jules Nys, surpris à forcer la grille d'une chapelle pour la dévaliser a été lynché par une foule exaspérée qui le poursuivit sauvagement et qui après l'avoir ligoté le tua à coups de couteau. Une enquête ouverte nous apprend que les femmes en particulier ont été dans cette affaire d'une sauvagerie bestiale.

BELGIQUE.



A L'ASSAUT D'UN TRAMWAY

Vers minuit, rue Lafayette, presque à l'angle du faubourg Saint-Martin, une dizaine de malfaiteurs ont pris d'assaut le tramway 209 T. A. D. de la ligne Cours Vincennes St-Augustin et après avoir essayé d'arracher la sacoche du conducteur tentèrent d'étonifier et de dévaliser le seul voyageur qui se trouvait dans le véhicule. Grâce au sang-froid et à l'énergie du mécanicien et du conducteur on a pu arrêter un des assaillants.

PARIS.